



Freud

La première édition complète de la correspondance avec Wilhelm Fliess : aux origines de la découverte psychanalytique. Essais. Page 8.

Raul Hilberg

Quarante-cinq ans après la parution de « La Destruction des juifs d'Europe », l'historien américain publie une nouvelle édition de cette somme unique. Rencontre. Page 12.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 20 octobre 2006

MÉMOIRES DE L'ISLAM

Traversées des différents âges d'une civilisation riche et diverse. Dossier. Pages 6-7.

Dessin de Rachid Koraïchi illustrant « Le Livre de la frontière » de Jaume Pont (éd. Al Manar, « Méditerranées »)



Christoph Hein

Par un subtil jeu de miroirs, l'écrivain allemand éclaire un pan oublié de l'histoire de son pays : le drame des réfugiés de Silésie.

Littératures. Page 3.

Littératures

« La Vitesse de la lumière », de Javier Cercas ; et aussi Ian McEwan, John von Düffel, Frédéric Berthet, Pierre Charras, Philippe Vilain...

Pages 4 et 5.

André Gide

« Corydon citoyen » : Monique Nemer analyse la stratégie sociale de l'écrivain dans la révélation de son homosexualité.

Essais. Page 9.



Claudio Magris

A l'aveugle

roman

Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau



D'île en île, d'un baigne à l'autre, de faillite des idéologies en dérive des individus, Claudio Magris nous plonge dans un fascinant roman total, dans une réflexion lyrique et généreuse sur notre temps.

Gallimard

LETTRE DE PÉKIN Portraits d'une génération chinoise

RARES sont les observateurs de la Chine contemporaine qui ont eu le privilège de pouvoir raconter, sur près d'un quart de siècle, l'évolution de la vie et des mentalités d'un groupe de Chinois, liés entre eux par un passé commun.

John Pomfret, ancien correspondant du *Washington Post* à Pékin, a couvert la République populaire durant les « événements » de Tiananmen en 1989 puis lors de la récente irruption de la Chine sur la scène mondiale. Mais c'est surtout une histoire plus ancienne qui vient de lui permettre de signer un livre original sur les changements spectaculaires intervenus dans le pays depuis le début des années 1980 : Pomfret, dans ces années-là, fut étudiant à l'université de Nankin. Il est resté en contact avec certains de ses condisciples, tout en ayant, pour les raisons du livre, renoué plus récemment avec d'autres.

Éviter la caricature

Chinese Lessons : Five Classmates and the Story of the New China (Leçons chinoises : cinq camarades de classe et l'histoire de la nouvelle Chine) dresse ainsi le portrait de quatre hommes et une femme approchant ou ayant atteint aujourd'hui la cinquantaine. A travers les portraits de ces intellectuels de la classe moyenne, Pomfret évoque toute l'histoire de la Chine de la fin du siècle dernier et du début du XXI^e.

Au fil des chapitres, on suit la vie de « petite » Guan, bout de femme volontaire et têtue, qui s'est enrichie en devenant l'un des pionniers de la vente sur Internet. Song le beau gosse, qui courtisait les étudiantes italiennes à la fac de Nankin, a fini par s'installer à Rome, non sans avoir connu des déboires avec le gouvernement de Pékin pour son engagement en exil aux côtés des étudiants de Tiananmen. Mais lui aussi s'est enrichi en devenant le correspon-

dant d'un magazine de sport chinois qui le paie une petite fortune pour ses reportages sur les terrains de football italiens.

Le « baratineur » Ye est devenu un cacique du Parti communiste à Nankin dont il a transformé l'une des grandes rues en un vaste espace dédié à la consommation et au plaisir. Sans doute corrompu et résolument cynique, Ye offre une image caricaturale de ces cadres du parti prêts à tout pour réussir. Quant à Zhou, l'intellectuel féru d'histoire qui vient d'écrire un livre sans concession sur Mao Zedong, il a monté une entreprise chargée de collecter, dans les toilettes publiques de Pékin, l'urine, qui entre dans la composition d'enzymes à des fins médicamenteuses. « Vieux » Wu, enfin, n'est pas le moins contradictoire de ces personnages : fils de professeurs assassinés par des gardes rouges durant la révolution culturelle, il est rédacteur au département de la publication des livres scolaires, où il parvient à concilier la réécriture obligée de l'histoire et ses recherches sur les circonstances du meurtre de ses parents.

Les lecteurs fascinés par le « miracle » chinois ou les adversaires du régime pékinois sortiront sans doute de cette lecture un peu désarçonnés, tant l'ouvrage brille par son souci d'éviter la caricature. Mais il ressort tout de même de ce livre un constat d'évidence : après le cauchemar maoïste et l'écrasement des rebelles de Tiananmen, les « enrichis » de l'empire du Milieu déploient une formidable énergie et un cynisme forcené dans un système de plus en plus marqué, chez les classes moyennes, par la tentation de l'individualisme. ■

BRUNO PHILIP

Chinese Lessons : Five Classmates and the Story of the New China, de John Pomfret, Henry Holt and company, New York, 300 p., 26 \$.

L'historien Mohammed Harbi a lu « Nos mères, paroles blessées », de Fatima Besnaci Lancou

Aux citoyennes de l'exil

Mohammed Harbi

Les harkis sont un objet d'histoire. Mais de quelle histoire s'agit-il ? De celle du pouvoir algérien, qui les définit comme des « collabos » et leur retire une nationalité avant même que de l'avoir eue ? Contre cette façon simpliste de construire une histoire qui n'a d'autre but que d'ériger le monument d'un peuple identifié à ses dirigeants, la France, enfermée d'abord dans un silence qui niait jusqu'à l'existence d'un problème harki, opposa ensuite au discours d'Alger un discours inverse et donc de même simplicité et de même fonction idéologique. Les harkis devinrent les héritiers de « ces soldats de l'Empire qui, en 1940, contribuèrent à la libération de la mère patrie ».

Dépassant et niant ces affabulations intéressées qui n'ont d'histoire que le nom, il y a le vrai travail des historiens qui dénouent la trame d'un phénomène complexe dont les acteurs sont poussés par des motivations variées et l'objet de manipulations diverses avant que le destin ne les enferme dans l'alternative de traître à exécuter en terre algérienne ou de parias à isoler en terre de France. Mais cette histoire scientifique reste d'une vérité abstraite. Le livre – *Nos mères, paroles blessées* (éd. Zellige, 128 p., 17 €, « Le Monde des livres » du 13 octobre) – qui nous est proposé par Fatima Besnaci Lancou est d'une autre facture. Recueillant les récits de femmes de harkis, il nous rappelle que l'Histoire (avec un grand H) recouvre des histoires pleines de larmes et de sang, des histoires qui ne se situent pas dans une grandiloquence politique quelconque, mais restent prises dans un quotidien où la mort est présente sans

cesse. Ce faisant, le livre s'inscrit, à son insu peut-être, dans une tradition sociologique où le récit du quotidien atteint parfois les accents de la tragédie antique. C'est ici le cas. Et derrière les témoignages de ces femmes devenues vieilles on entend la même antienne : les avatars d'une histoire dans laquelle elles n'eurent aucune part et qui a fait d'elles des citoyennes de l'exil, arrachées à une terre et à une culture que rythmaient les rites de la religion, assignées à vivre dans des camps qui prolongeaient leur statut colonial, et qui surent faire de leurs enfants une

Recueillant les récits

de femmes de harkis,

Fatima Besnaci Lancou

nous rappelle que l'Histoire

recouvre des histoires

pleines de larmes et de sang

revanche de la vie sur le malheur. Ces mères, écoutons-les se raconter.

C'est Farida, dont le mari a servi le FLN pendant trois ans et est devenu harki à la suite de l'assassinat de son jeune frère sur l'ordre d'Amirouche. Elle conclut de cette façon (elle a 78 ans) : « J'ai demandé à mon mari de m'enterrer loin des Français et des Algériens. Je veux bien que l'on m'enterre avec des Chinois ou des Belges. »

C'est Malika qui raconte : « Je suis veuve depuis le 4 septembre 1962. Le 6 septembre mon voisin avait trouvé devant notre ferme un baluchon dégoulinant de sang. En l'ouvrant il découvrit l'horreur. Le diable venait de nous livrer ce qui restait de Tahar, mon mari : sa tête, ses deux pieds et ses deux mains. La nuit suivante, ma belle-mère se

jetait dans le puits. » Elle conclut en disant : « Je crois que nos enfants arriveront un jour à nous guérir du mépris de ceux qui ne nous ont jamais considérés. »

C'est Hamida qui ne s'oppose pas « au mariage de sa petite-fille avec un petit-fils de FLN », mais qui ne peut s'empêcher de la mettre en garde : « Un jour ou l'autre, il risque de lui reprocher le passé de son grand-père. » Elle s'intéresse à la politique de son premier pays et a cette remarque : « Je ne comprends pas l'attitude des Algériens. Ils ont pourtant beaucoup souffert à cause de l'islamisme. Comme pour les harkis, c'était les gens loin des villes qui ont tout pris. A mon avis, pendant les dures années de la guerre entre le pouvoir et les islamistes, s'il y avait eu des harkas, beaucoup d'Algériens s'y seraient réfugiés pour se protéger et protéger leurs familles. »

Il faudrait tout citer. Retenons la philosophie résignée de Seghira : « La France aujourd'hui, je pense qu'elle n'a été ni bonne ni mauvaise avec nous. Si elle n'a jamais rien fait pour adoucir notre peine, elle ne nous a pas non plus laissés mourir de faim. »

Le goût amer que laisse la lecture poignante du livre c'est que les Etats, monstres froids, que ce soit l'Etat algérien ou l'Etat français, enfermés dans un manichéisme opposé, n'ont eu cure de la misère de ces femmes victimes, coupables de rien. ■

Mohammed Harbi est historien, ancien dirigeant du FLN.

Proposer un texte pour la page « Forum »

par courriel :

mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste :

Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

RENTREE DES DEBATS

Envie de vous forger votre propre opinion ?

Retrouvez dans votre fnac les 70 ouvrages de la sélection

Brochure gratuite disponible en magasin et sur www.fnac.com



Les forums de la Fnac

GÉOPOLITIQUE

Débat en présence de **Dominique Vidal** et **Philippe Rekacewicz** pour *L'Atlas du monde diplomatique* (Ed. Armand Colin)

Fnac Vélizy / 17 octobre à 18h30

Bruno Tertrais pour *Le dictionnaire des nouveaux enjeux géopolitiques* (Ed. Autrement), **Sylvie Mesure** et **Thierry Chopin** pour *Le dictionnaire des sciences humaines* (Ed. Puf)

Fnac Nantes / 20 octobre à 17h30

SEXE, GENRE ET SOCIÉTÉ

Stéphane Nicot et **Alexandra Augst-Merelle** pour *Changer de sexe* (Ed. Cavalier Bleu)

Fnac Strasbourg
21 octobre à 15h30

RENTREE DES ESSAIS

Hélène Bellosta et **Guy Dugas** pour *Histoire de l'Islam et des musulmans en France* (Ed. Albin Michel)

Fnac Avignon
24 octobre à 17h30

Certifié non conforme

Une histoire allemande

Christoph Hein éclaire par un jeu de miroirs un pan oublié de l'histoire du XX^e siècle : le drame des réfugiés de Silésie

Quelques années après la guerre, des milliers d'Allemands quittent la Silésie, leur patrie à l'est de l'Oder, qui se trouve désormais en territoire polonais. Cet exode massif vers l'ouest, touchant aussi la Poméranie, les Sudètes et la Prusse orientale, provoque une réaction de rejet de la part de leurs compatriotes. C'est ce que raconte Christoph Hein dans son dernier roman, *Prise de territoire*. Mais Hein ne se limite pas à l'épisode de l'immédiat après-guerre : son livre englobe une période de cinquante années qui va de la fin de la guerre jusqu'à la réunification. Et plutôt que de choisir l'histoire de toute une population, il isole un personnage dont il poursuit les tribulations de façon originale, dans un incessant chassé-croisé qui multiplie les perspectives et intensifie l'intérêt. Si la réaction de la population qui

PRISE DE TERRITOIRE (Landnahme) de Christoph Hein.

Traduit de l'allemand par Nicole Bary, éd. Métailié, 316 p., 22 €.

« accueille » ces déracinés a valeur de fable, la vie de son antihéros est une histoire vraie qui se lit parfois comme un roman policier.

Bernhard Haber a 10 ans lorsque sa famille quitte Breslau, en Silésie, pour une petite ville de Saxe, Guldenberg, dans la zone d'occupation soviétique qui, avec l'intensification de la guerre froide, est devenue depuis 1949 la RDA. Lui et sa famille se heurtent aussitôt à l'hostilité des habitants. On sait que les Silésiens ont souvent rencontré les mêmes problèmes d'intégration quand ils sont allés en Allemagne de l'Ouest. Peter Fleischmann a d'ailleurs tourné un film sur ce sujet en 1971 – avec des dialogues écrits par Martin Walser – dont le titre allemand *Das*

Unheil (La Calamité) a été rendu en français par le titre : *Les Cloches de Silésie*. Mais en RDA, pays qui revendiquait haut et fort son antifascisme, son sens de la solidarité et de la fraternité, le sujet était tabou. Hein le brise en éclats de miroirs.

Le roman s'organise selon une polyphonie : cinq voix, cinq personnages (deux hommes et trois femmes), parlent de Bernhard Haber à des époques identiques ou différentes de sa vie, sans que jamais le principal intéressé prenne la parole : portraits en creux, en relief, portraits contradictoires mais jamais en noir et blanc – l'humain est au cœur du récit.

Registre sentimental et secret

Tout commence à l'école. Bernhard Haber vient d'entrer dans la salle de classe. D'abord simplement présenté comme le nouveau par le professeur principal, il se fait vertement rappeler à l'ordre au cours suivant par le professeur de mathématiques quand il nomme la ville d'où il vient, Breslau : « *M. Voigt le fixa, les yeux écarquillés, puis il porta la main à son oreille droite en répétant encore une fois : Qu'est-ce que tu as dit ? Breslau n'existe plus. Ce*

nom est banni du registre géographique et politique. On dit maintenant : Wrocław. » Mais il n'est pas banni du registre sentimental et secret de Bernhard, qui se considérera toujours comme natif de Breslau.

Cette tension lexicale, colorée de surcroît par un accent reconnaissable entre mille, va faire du jeune Bernhard un « *Polack* » qui ne va pourtant pas subir longtemps les quolibets de ses camarades. Car Bernhard a le poing facile et ne se laisse pas faire. On recherche même sa compagnie. À l'extérieur, en revanche, sa famille est frappée par l'hostilité sournoise ou brutale des habitants de Guldenberg. Son père qui est menuisier ne trouve pas de travail, d'autant qu'il a perdu un bras dans un accident et qu'il est rejeté comme estropié et comme exilé. On va même jusqu'à incendier son petit atelier. Un jour, on retrouve le père pendu à une poutre. On conclut hâtivement à un suicide mais Bern-

hard est convaincu qu'il s'agit d'un meurtre. Son père a été assassiné, tout comme on a tué son chien peu auparavant en l'étranglant avec un morceau de fil de fer. Le désir de vengeance prend le dessus.

Mais le récit de Christoph Hein ne se limite pas à l'histoire de Bernhard Haber. D'une part, parce que chacun des personnages ne parle pas seulement de Haber mais aussi de lui-même (le récit du milieu se lit comme une petite nouvelle) ; d'autre part, parce que sans jamais le perdre de vue, et

par le jeu de miroirs de ces cinq perspectives, c'est l'histoire de l'Allemagne de l'Est qui défile sous nos yeux, ce régime que Günter Grass appelait une « *dictature commode* ». Il y est moins question de Stasi que de résistance passive, de petits actes héroïques et de sentiments, d'opportunisme, de recherche du profit par tous les moyens, de débrouille. Peter Koller, le troisième narrateur, qui a connu Bernhard à l'école, le retrouve ainsi – ironie du destin – comme passeur de réfugiés clandestins vers l'Ouest. Un métier qui lui procure beaucoup d'argent.

Tantôt se fondant dans l'idéologie du pouvoir à des fins de vengeance personnelle, tantôt bravant cette idéologie à des fins lucratives, Bernhard devient un notable qui dirige une florissante entreprise de menuiserie et renonce finalement à tuer pour asseoir son pouvoir : l'homme Haber, prototype de l'opportuniste, a enfin pris son territoire. Mais les dernières pages où Haber discute avec son fils laissent deviner que d'autres dangers guettent la nouvelle génération. Parce qu'elles mettent en scène l'instinct et la passion, les guerres de territoire sont les plus âpres et les plus meurtrières. ■

P. DHS.

PIERRE DESHUSSES



Christoph Hein, en 2004. OLIVER MARK/FOCUS/COSMOS

« Je n'invente pas d'histoires »

Christoph Hein est né en Silésie en 1944. Après la fin de la guerre, sa famille émigre dans une petite ville de Saxe, près de Leipzig. Comme il est fils de pasteur – et bien que devenu agnostique « *par accumulation de chrétienté* » –, l'entrée au lycée lui est interdite. Aussi part-il à Berlin-Ouest, en 1958, pour y poursuivre sa scolarité.

La construction du Mur, en 1961, le ramène en Allemagne de l'Est où, après avoir exercé différents petits métiers et repassé son baccalauréat, il

peut enfin s'inscrire à la Karl Marx Universität de Leipzig (1967) puis à la Humboldt Universität de Berlin (1970).

Il travaille ensuite comme dramaturge à la Volksbühne de Berlin sous la direction de Benno Besson et commence à vivre de sa plume au début des années 1980. « *Je ne fais qu'écrire ce que je vois, ce que j'entends, je n'invente pas d'histoires.* »

Surtout connu comme romancier, il a écrit une vingtaine de pièces. Parmi

ses œuvres les plus importantes traduites en français – par Nicole Bary ou François et Régine Mathieu – citons : *L'Ami étranger* (1982), *La Fin de Horn* (1985), *Le Joueur de tango* (1989), *Le Jeu de Napoléon* (1993) et *Willenbrock* (2000), toutes publiées aux éditions Métailié.

Si l'on met souvent en avant sa lucidité et son courage, Christoph Hein corrige : « *Le courage n'est pas une catégorie littéraire.* » ■

Sartre et Beauvoir attaqués, donc toujours vivants

Dès la première ligne du livre de Hazel Rowley sur le « *pacte d'amour* » de Sartre et Beauvoir, on peut craindre le pire : « *Comme Héloïse et Abélard, ils sont enterrés côte à côte, leurs deux noms liés pour l'éternité. Ils forment un couple de légende.* » La guimauve sentimentale et l'erreur. Rien n'est plus inadéquat que le mot « *couple* », avec ce qu'il suppose de clôture, pour approcher leur singulière aventure amoureuse et intellectuelle – ce n'est pas séparable.

Cet essai d'une Britannique installée à New York, qui affiche une admiration pour Beauvoir – qu'elle se rassure, ça ne se voit absolument pas – et scrute son destin avec une lorgnette puritaine, a eu du succès en 2005 aux États-Unis. Il est en effet destiné à un public qui, ignorant tout de Sartre et Beauvoir, s'amuse de pseudo-révélation plus ou moins équivoques, et de réponses stéréotypées à des questions complexes. Mais on se demande quelle étrange soumission à ce qui se publie outre-Atlantique a bien pu pousser un éditeur français à le faire traduire.

Les citations abondent, Rowley a lu et relu, c'est certain, et elle est allée interroger les survivants de l'aventure. Mais découpés en rondelles, et mixés dans un brouet indigeste, les textes de Sartre et Beauvoir perdent tout leur sens. Des bribes, détachées de leur contexte, sont seulement là pour servir à la démonstration de Rowley : leur faire la morale posthume, expliquer qu'ils ont été, pour toute une génération, un « *modèle* », qui serait, au bout du compte, une imposture. Il faut les avoir bien mal lus pour penser qu'ils ont voulu se poser en exemple. S'ils ont demandé quelque chose à leurs lecteurs, à ceux qui les admirent,

c'est de savoir que chacun peut, et doit, à son propre lieu, penser sa liberté. Et non copier la leur.

Tout ce qui est passionnant, émouvant, et qui porte à s'interroger sur soi-même, dans les Mémoires de Beauvoir, les carnets de Sartre, leurs lettres, devient ici ridicule. Il ne reste rien du magnifique talent de chroniqueuse de Beauvoir, rien de la pensée de Sartre, tout est noyé dans des clichés au style de roman-photo. Sartre : « *Son désir de séduire s'expliquait en partie par la conscience qu'il avait de sa laideur.* » Beauvoir : « *Un immense désir la prenait parfois d'être seule au monde avec*

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

Sartre – rien qu'eux deux. » Ou encore : « *Sous ce ton enjoué et bravache, les lettres de Beauvoir étaient empreintes de solitude.* » Pour ne rien dire des affirmations péremptoires – « *Beauvoir aimait faire l'amour avec de jeunes femmes – aucun doute là-dessus* » – et d'une vraie vulgarité, notamment quand Rowley évoque les relations de Beauvoir avec Nelson Algren et Claude Lanzmann.

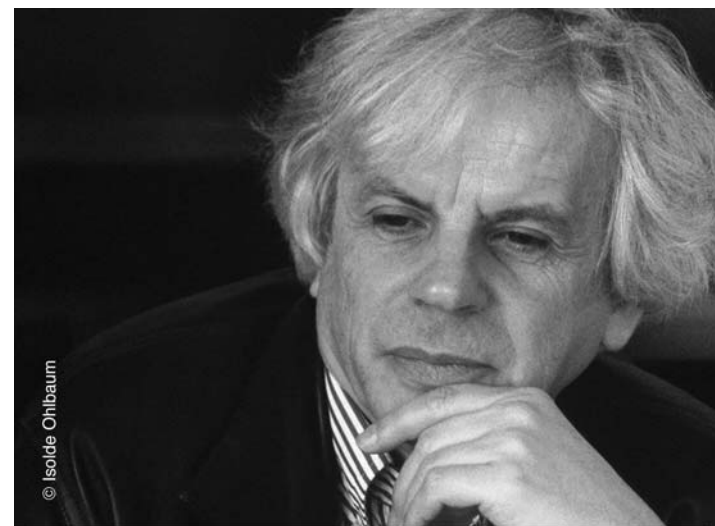
Rowley aurait été bien avisée de s'inspirer d'une phrase que lui a dite Lanzmann sur Beauvoir : « *Elle ne portait pratiquement jamais de jugement moral.* » Claude Lanzmann, lui, regrette de lui avoir accordé un entretien, car, dit-il, tout ce qu'elle rapporte est non seulement malveillant « *mais faux jusque dans les détails les plus factuels, le moment où mes parents se sont séparés, les commentaires sur l'arrestation de mon beau-père et de ma*

mère par la Gestapo, un voyage avec Michelle Vian, etc. J'en ai établi la longue liste. En outre, elle cite, sans mon autorisation, une de mes lettres. » Voilà des distorsions qui jettent un doute sur l'apport supposé de ce livre – une enquête auprès des témoins – et sur la vertu qu'on pouvait lui reconnaître : éclairer la relation de Sartre avec la Russe Lena Zonina, dédicataire des *Mots*, grâce à l'accès qu'a eu Rowley aux lettres de Sartre à Zonina, toujours inédites.

Cet ennuyeux pavé ne mériterait que le silence, s'il n'était destiné à être célébré – cela a commencé – par tous les ennemis de Sartre et Beauvoir – c'est une assez belle performance d'avoir tant d'adversaires si longtemps après sa mort –, par tous ceux qui sont décidés à annuler ce que le XX^e siècle, avec eux et quelques autres, a cherché à bousculer, à inventer, dans le domaine de la vie privée. Tout cela pour revenir aux pires conventions : familiales, religieuses, sexuelles, intellectuelles. À la lecture fastidieuse de Hazel Rowley, on devrait préférer un retour vers Sartre et Beauvoir, vers leurs Mémoires, journaux, correspondances. C'est un plaisir toujours renouvelé pour qui veut observer et comprendre des destins individuels dans l'histoire, sans ce furieux désir de juger, de jauger, par rapport à une norme supposée. ■

TÊTE-À-TÊTE
Beauvoir et Sartre, un pacte d'amour (Tête-à-tête, the lives and loves of Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre)

de Hazel Rowley.
Traduit de l'anglais par Pierre Demarty, Grasset, 470 p., 21,90 €.



Pascal Mercier
TRAIN DE NUIT POUR LISBONNE

« Grave et beau livre d'initiation à la vie intérieure. »

Patrick Kéchichian, *Le Monde*

« *Train de nuit pour Lisbonne* file d'un trait de foudre vers l'enchantement. »

André Clavel, *Lire*

« Un roman d'une éblouissante richesse... »

Un écrivain visionnaire...

Un succès international mérité. »

André Rollin, *Le Canard enchaîné*

maren sell éditeurs

Un étouffant drame familial de John von Düffel

Secrets de famille

Précipité instable. Ils sont quatre, Jorge, Esther, Thomas et Christian, sur trois générations, qui vont à tour de rôle tenter de trouver le point d'équilibre où ils pourront accepter de se fixer, celui où la vie sera enfin supportable, peut-être même enfin heureuse. A un mois de l'anniversaire de l'aïeul, Jorge, la préparation de la fête de ses 80 ans ravive frustrations, rancœurs et malentendus au sein d'une famille où les lignes de fuite n'offrent aucune issue, pas même pour le patriarche, dont l'intransigeante dureté n'assure pas même le salut personnel.

Comme chacun, quoiqu'il s'en défende, appartient bien à une même famille – ces Houwelandt, présentés comme une dynastie dès le titre du roman de John von Düffel –, chaque mouvement de l'un bouscule tous les autres, compromettant les versions officielles dont on s'accommodait jusque-là.

Pressé par sa mère Esther, grande ordonnatrice de l'événement, paniqué par l'enjeu (il « se donnait de la peine comme d'autres se donnent le coup de grâce »), Thomas transforme le discours-pensum imposé en un terrible réquisitoire contre l'homme qui l'a brisé dès l'enfance (« il ne haïssait pas son père. Il détestait seulement être son fils »). Pour éteindre une douleur ancienne et se réconcilier avec le monde.

Christian, son fils, ressemble à s'y méprendre à l'autoritaire aïeul, mais sans ce sado-masochisme mystique qui a fait tant de ravages déjà. S'il cherche lui aussi sa place, impatient d'avoir un enfant – une fille, pour rompre le maléfice paternel – de sa compagne Ricarda, il hésite à perpétuer une telle lignée (« c'était la jungle et le marais dans lequel il s'enfonçait davantage en s'efforçant de s'en libérer, c'était le filet où il était pris et qui se resserrait de plus en plus »).

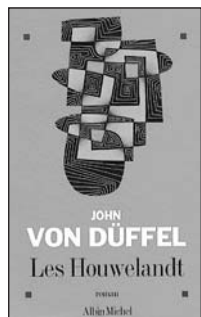
Esther, elle, ne doutait pas, mais une fois loin de cette terre espagnole où le couple s'est retiré, elle se surprend à vivre une autonomie incongrue, accueillie en Allemagne par celle qui fut sa belle-fille, Beate, et se sent bientôt poussée à rompre des amarres qu'elle pensait éternelles, lors de la répétition du repas familial qu'elle s'impose et qui consume en fait ses dernières illusions.

Elle ne rejoindra pas Jorge, qu'elle a déjà appris à ne plus disputer au silence. Celle qui croyait seule connaître sa place y renonce finalement. « Seul pouvait être aussi fidèle un homme incapable d'amour. »

Malgré les déchirements, la clarté revient peu à peu, et l'évidence déprend chacun de ses entraves. Sauf Jorge qui, resté seul sur une île aride, plonge dans sa nuit, comme il l'a fait chaque matin dans une mer lustrale, où il a quêté un Dieu insondable et muet. La rencontre d'un jeune métis, aussi farouche et orgueilleux que lui, plus courageux encore, lui permet d'accomplir sa destinée. Lui qui ne se reconnaissait pas dans la douleur de son fils, lui qui ne voulait être aimé que pour sa dureté, s'attache à l'enfant, veut l'adopter mais cette grâce lui est refusée, sanction d'un être qui n'a pas su aimer. Trop tard venu, le sursaut du cœur sec permet toutefois au jeune Dario de vaincre sa peur et de nager, comme au vieil homme de libérer ses proches de cette incapacité de vivre qu'il a semée autour de lui.

D'une écriture aussi sûre que poétique (l'évocation de la nature ibérique est magistrale de force et d'intensité), ce roman qui sait ne rien céder au catastrophisme annoncé est d'une maîtrise remarquable. D'une subtilité rare. Auteur dramatique reconnu, John von Düffel s'impose ici comme un authentique romancier. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI



LES HOUWELANDT (Houwelandt) de John von Düffel.

Traduit de l'allemand par Nicole Casanova, Albin Michel, « Les Grandes traductions », 352 p., 20 €.

Le troisième roman traduit en français de Javier Cercas

La mère de toutes les histoires

Où sont les histoires, avant d'être racontées ? Dans la tête des écrivains, ces vampires professionnels ou bien dehors, dans la vie qui les inspire ? Et à qui appartiennent-elles ? Purs électrons libres ou patrimoines privés, que l'on pourrait refuser de céder à autrui ?

Comme la plupart des écrivains, pour ne pas dire tous, Javier Cercas ne s'est embarrassé d'aucun droit de la propriété avant d'écrire *La Vitesse de la lumière*. Ce qui n'empêche pas ce livre, son troisième traduit en France, de tourner avec un certain humour autour de ce mystère des origines. Rendu célèbre dans le monde entier par *Les Soldats de Salamine* (Actes Sud, 2002), Cercas explore avec virtuosité les questions liées à la naissance du roman, à son élaboration, à ses « effets collatéraux », si l'on peut dire – le tout à travers une histoire de guerre, de mort et de culpabilité, tragique et pensive à la fois.

La guerre, bien sûr, est en quelque sorte la mère de toutes les histoires. « C'est LE grand thème, une loupe qui permet de savoir qui sont vraiment les gens. Un lieu d'expérimentation », souligne Javier Cercas, qui s'était déjà laissé fasciner par les champs de bataille dans *Les Soldats de Salamine*. Difficile

de voir un faucon, même bien caché, dans ce petit homme un peu rond, pâle et chaleureux, né en Espagne en 1962. D'ailleurs, lui ne voulait pas écrire sur la guerre, mais sur « la matérialisation d'un conflit intime ». Seulement l'écrivain n'est pas toujours le maître (ou feint de ne pas l'être) :

LA VITESSE DE LA LUMIÈRE (La velocidad de la luz) de Javier Cercas.

Traduit de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic, Actes Sud, 300 p., 21 €.

me ? Qu'y avait-il dans sa tête ? »

Peu à peu, la silhouette prend forme : l'inconnu devient Rodney Falk, un vétéran du Vietnam anéanti par le poids de ses souvenirs et des crimes qu'il a commis. Monstre ou victime ? Une chose est sûre : ni les enfants qui jouent devant lui ni l'atmosphère paisible du jardin ne parviendront à le sau-

ver. Car cet homme a une histoire qui est aussi une énigme, point de départ de tous les récits. Face à lui, surgit un personnage très semblable à Cercas lui-même : un écrivain plus ou moins valeureux qui tente de percer le secret de la vie de Rodney. Pourquoi ce grand gaillard « à la réputation de déséquilibré » s'est-il évaporé sans prévenir du campus américain où il enseignait ? Pourquoi son père se débarrasse-t-il des lettres envoyées par son fils lorsqu'il était au front ? Et qui est ce soldat nommé Tommy Birban, qui semble proposer à Rodney un pacte terrifiant ? Lancé dans une folle intrication entre l'écrivain (victime à son tour d'un épouvantable « tunnel de malheur ») et son sujet, le livre n'est évidemment pas seulement un texte sur la guerre et la possibilité du mal (comme *Les Soldats de Salamine* l'était sur la possibilité presque miraculeuse du bien), mais sur le roman lui-même.

Jeu malicieux

Brassant tous les matériaux romanesques les plus classiques (lettres retrouvées, rencontres manquées, récits par procuration), Javier Cercas joue en parallèle au jeu malicieux de l'écrivain commentant son propre travail. Contrairement au roman réaliste, qui cherche à cacher sa dimension artificielle, celui-ci insiste sur les coulisses, sans jamais – bien qu'il s'en faille parfois de peu – perdre de sa vraisemblance. Les questions y marchent en rangs serrés. D'abord, celle de la discordance entre l'individu qui vit une histoire et celui qui la raconte : non seulement l'écrivain va s'emparer du parcours de Rodney, qui le lui a pourtant défendu, mais il découvre qu'on doit se placer à l'extérieur d'un événement pour en faire de la fiction. Ensuite celle du succès qui tue ses proies (« l'œil d'un cyclone dément ») et enfin la perspective réconfortante que, oui, malgré tout, les histoires peuvent transformer le monde – aussi bien et sans doute plus durablement que n'importe quelle bataille de n'importe quelle guerre. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

« Une sorte de strip-tease à l'envers »

« Tous les romans sont autobiographiques, explique Javier Cercas. C'est une sorte de strip-tease à l'envers : on part de sa propre expérience, de ce que l'on a de plus authentique, de meilleur et on le cache. La technique littéraire pose des robes, des chapeaux et on devient méconnaissable. C'est cela, écrire un roman. » Et pourquoi écrit-il ? « Pour trouver

pourquoi j'écris, peut-être, ou parce que je ne sais rien faire d'autre. Et aussi parce que cela me permet de regarder la réalité en face. Je suis raisonnablement peureux dans la vie, mais je ne peux pas l'être devant mon ordinateur. Enfin, j'écris pour me contredire. Autrement dit : à la fin d'un livre, je pense avoir dit la vérité, puis je me rends

compte que non et j'en écris un autre, pour contredire le précédent. » Le succès ? « Un malentendu : je ne suis pas un meilleur écrivain parce que mes livres sont traduits en 25 langues. En fait, le succès social relève du hasard. Mais dès qu'on commence à croire que ce n'est pas le cas, qu'on l'a mérité, là commence la stupidité. »

Ian McEwan ou quand la neurobiologie investit le champ du romanesque

« Un tout petit rouage défectueux »...

SAMEDI (Saturday) de Ian McEwan.

Traduit de l'anglais par France Camus-Pichon, Gallimard, « Du monde entier », 352 p., 21 €.

L'un des écrivains « les plus doués de sa génération ». C'est la formule consacrée pour désigner le Britannique Ian McEwan, auteur de *L'Enfant volé* et *Sous les draps* (1), homme couvert de prix – dont le Booker Prize en 1998 pour *Amsterdam* – et inspirateur de nombreux films parmi lesquels *L'Innocent*, de John Schlesinger avec Anthony Hopkins et Isabella Rossellini, en attendant la sortie d'*Expiation* et celle, très probable, de ce dernier roman, *Samedi*, paru en 2005 en Angleterre.

Mais qu'est-ce que signifie « doué » en dehors de cette avalanche de succès et d'honneurs ? Cela peut paraître banal, mais le don premier de McEwan consiste à attraper puis à transcrire en images la chose la plus évanescence qui soit : l'air, ou plutôt les courants d'air du temps. Lorsque s'ouvre *Samedi*, nous sommes à Londres, le 15 février 2003, le jour de la grande manifestation contre la guerre en Irak. Le roman pourrait s'appeler *Vingt-quatre heures de la vie d'un*

homme – qui ressemble assez à l'auteur. Ou *Une journée dans la vie d'Henry Perowne*, neurochirurgien réputé, père et mari comblé, qui s'apprête, en ce samedi où il n'est pas de garde, à disputer une partie de squash avec un confrère anesthésiste.

Dès les premières pages s'installe le décor du roman : et comme souvent chez les écrivains anglais contemporains, c'est un tableau hyperréaliste où l'on trouve les protagonistes de la « vraie vie », Tony Blair, Hans Blix et même Dominique de Villepin.

Pathologies du cerveau

Pourtant – et c'est là le premier tour de force de McEwan –, cette réalité dépayse autant qu'une fiction. Sans doute parce qu'à partir de là, Perowne nous entraîne dans le flux de ses pensées : la modernité est-elle une suite de calamités ? Que pense-t-il au fond de cette guerre ? Chaque opinion n'est-elle pas « comme un coup de dés » ? Et lui, est-il heureux ou « se monte-t-il la tête » ? A cet égard, Perowne est un pur produit de l'Europe occidentale du début du XXI^e siècle, un homme en proie au doute et qui n'y voit pas clair : « Hypothèses et questions sont difficiles à formuler. Il les perçoit comme un haussement d'épaules intérieur suivi d'un point d'interrogation. »

Ce magnifique portrait se suffirait presque à lui-même, mais McEwan ne s'en tient pas là. Son autre don, qu'il cultive depuis des années, consiste à ouvrir des voies de recherche nouvelles pour la science : admirateur de Darwin et de Richard Dawkins, McEwan observe la façon dont la science – objets, raisonnements, langages – peut investir le champ littéraire, « simplement parce que les scientifiques s'intéressent de plus en plus aux émotions, à la mémoire, à l'amour... »

Après avoir fasciné ses lecteurs avec le syndrome dit de Clérambault (*Délire d'amour*, Gallimard, 1999), il s'intéresse ici à la chorée de Huntington et aux maladies dégénératives du système nerveux. Pour mieux décrire Perowne et les innombrables pathologies du cerveau, il a passé deux ans à l'hôpital de Queens Square, à Londres. Résultat : un autre portrait, non moins remarquable, celui d'un malade qui va faire brusquement basculer cette journée qui, pour Perowne, s'annonçait si paisible. Déterminisme biologique et destin individuel : la vie de Perowne ne tient alors qu'à un chromosome défectueux, une minuscule anomalie dans le cerveau de son agresseur. McEwan excelle à analyser comment la machinerie humaine peut se détraquer à cause d'un

« tout petit rouage défectueux ». Et le roman sous sa plume prend soudain une coloration différente. Sidérante même. Les destinées, les spéculations et les passions, tout ce qui a occupé des générations de romanciers avant lui semble se jouer sous sa plume à un niveau moléculaire. Les grands problèmes du monde sont soudain mêlés à des histoires d'enzymes et d'acides aminés, le tout dans un entrelac habile et souvent plein d'humour.

« Qui mesurera jamais les dégâts causés à l'amour, à l'amitié et à tous les rêves de bonheur par un excès ou un déficit de tel ou tel neurotransmetteur ? » ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Gallimard 1993 et 1997 et « Folio ».

FÊTE DU LIVRE
UN ÉVÉNEMENT VILLE DE SAINT-ÉTIENNE

20, 21 et 22 OCTOBRE 06
21 €

Partners: Rhône-Alpes, Loire, France, Le Point

www.saint-etienne.fr

Persée ÉDITIONS ECRIVAINS
Les Editions Persée recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits :
Editions Persée
38 rue de Bassano
75008 Paris
Tél. 01 47 23 52 88
www.editions-persée.fr

L'élégance désespérée de Frédéric Berthet

Fragments d'un testament

Il avait 25 ans quand il a commencé, en 1979, le premier cahier de ce *Journal de Trêve*, et 29 ans à la fin du dernier. Et pourtant tout semble très actuel, d'une étonnante nouveauté, dans ces pages, à la fois Journal et genèse d'une œuvre à venir, dont un grand roman, *Trêve*. Frédéric Berthet, qui est mort en décembre 2003 à l'âge de 49 ans, a publié cinq livres en dix ans (1986-1996). Dès le premier, *Simple journée d'été*, il a été remarqué (1). Du deuxième, *Daimler s'en va* (1988), Bertrand Poirot-Delpech disait ici dans son « Feuilleton » : « Il fait au lecteur ce cadeau de prix : de quoi se découvrir soi-même plus original qu'on ne croyait.

JOURNAL DE TRÊVE
de Frédéric Berthet.

Edition établie par Norbert Cassegrain, Gallimard, « L'Infini », 640 p., 25 €.

Déon, Philippe Sollers, son éditeur – et ses contemporains – dont Jean Echenoz et Patrick Besson – n'a pas suffi. Berthet a cessé de publier. Il est mort prématurément, et c'est comme un magnifique testament qu'arrive ce récit éclaté dont on a envie, à chaque page, de retenir et de citer une phrase, tant il témoigne d'une extraordinaire lucidité, d'un sens parfait du rythme, d'un style.

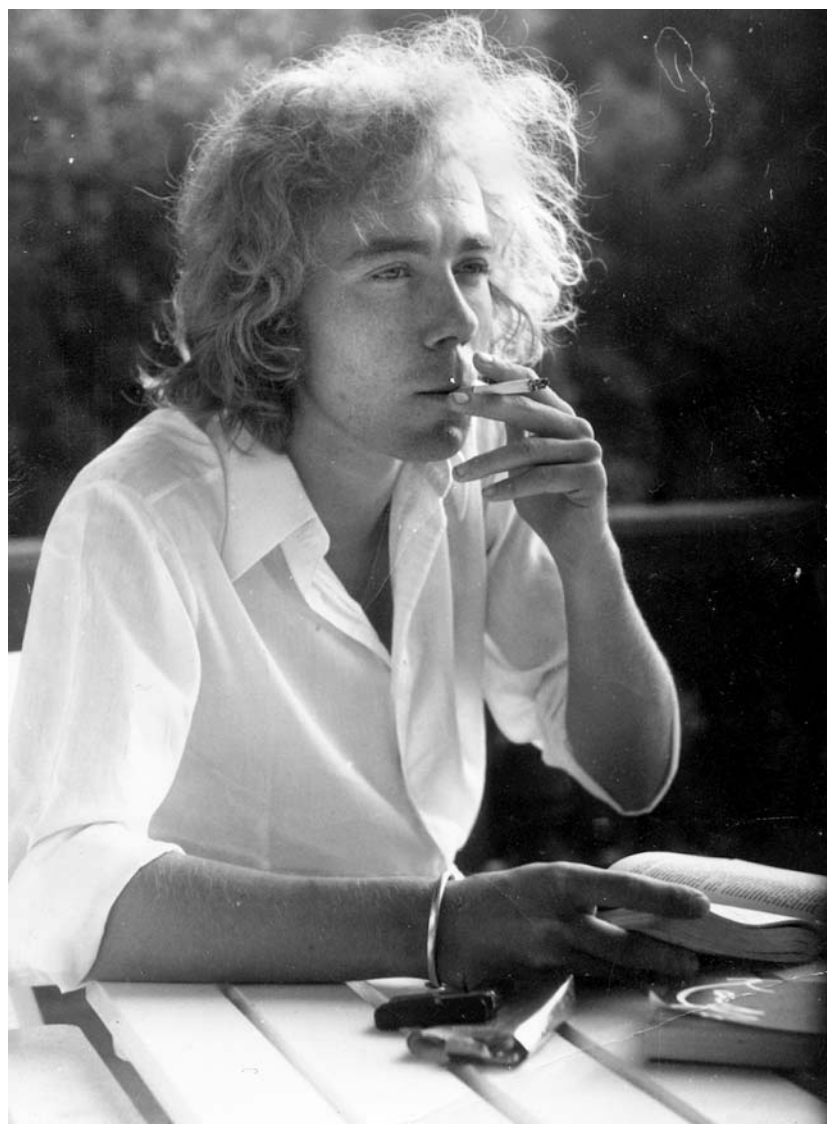
Peut-on être aussi lucide à 25 ans et vivre assez longtemps pour accomplir son œuvre ? Sans doute, mais il y faut une force extrême, une folie de soi-même, une certitude d'avoir raison contre tous, qui, peut-être, ont fait défaut à Frédéric Berthet.

On rêverait de convaincre les lecteurs de romans bien ficelés que ce livre en fragments est plus important que tous ceux qui vont recevoir bientôt des prix littéraires. Et qu'il est passionnant d'entrer, avec Berthet, dans une œuvre majeure en construction, avec des allers et retours, des listes de chapitres, des plans parfois contradictoires, des échappées, des repentirs, des scènes isolées dont on ignore encore la place dans la narration finale, des interrogations sur ce que doit être le livre à venir, le temps qui convient au récit, les pronoms, l'éventuelle « valeur humoristique de l'adverbe »...

Kafka et Fitzgerald

C'est un texte éblouissant, profond et drôle, d'un jeune homme de grande culture, où dominent les figures de Kafka – « à 20 ans j'ai développé une sympathie irrésistible, irrésistible et douloureuse naturellement, pour Kafka » – et de Fitzgerald – de nombreux passages sont tout à fait fitzgeraldiens.

Les personnages d'hommes, jeunes, au désespoir élégant, aux incertitudes peut-être mortelles, Jérémie, Bonneval (qu'on retrouve dans *Simple journée d'été*), Raph (héros de *Daimler s'en va*), ne sont pas sans rapport avec Berthet lui-même. Les portraits de femmes



Frédéric Berthet en 1976. COLLECTION PARTICULIÈRE

sont tous subtils et pertinents, même dans la cruauté. Johana, Lady West, Anita, Alice et les autres sont inoubliables. Comme Sixtine, Felicidad, que l'on croisera ailleurs si l'on lit tous les livres de Berthet, ou Constance « mélange de sensualité et d'abstraction », « corps élastique. Le front légèrement bombé d'une enfant asiatique », héroïne de la dernière nouvelle de *Simple journée d'été*, « Regarde ».

La nature est constamment présente, source d'innombrables sensations. Les parcs, les jardins, les matins d'automne, les odeurs de feuilles brûlées, les clématites, et le « rose foncé » des aubépines, « tout ce qu'on peut attendre en fait de couleur – comment dire ? de couleur terminale ».

Deux reprises, Frédéric Berthet écrit ceci : « Je ne pense pas à la mort, mais elle pense souvent à moi. » Evidemment, ses interrogations sur le vieillissement et la mort sont lues aujourd'hui à la lumière de sa propre mort. Comme ses multiples réflexions et variations sur le mot posthume, dont celle-ci, allusion directe aux cahiers que l'on est en train de lire : « Si je devais un jour publier ce "Journal de Trêve", alors faudrait-il y faire figurer en exergue la citation de Kafka, sur l'écrivain qui assiste continuellement à sa propre mort – ceci pour remettre en place la notion de posthume, qui n'a rien – alors – de macabre, ni de très narcissique, mais profondément gaie, et partageable par chacun – ? – ». On peut désormais enlever le point d'interrogation. ■

Jo. S.

(1) Ce recueil de nouvelles vient d'être réédité par Denoël. Ont suivi *Daimler s'en va*, *Felicidad*, *Paris-Berry* (Gallimard) et *Le Retour de Bouvard et Pécuchet* (éd. du Rocher).

« C'est son mémorial »

Norbert Cassegrain, qui a transcrit le Journal de Trêve, explique la genèse de ce texte

Le titre du roman est vite apparu en effectuant une première chronologie des récits, mais la découverte du *Journal de Trêve* se situe un an après, en mars 2005. Je cherchais des précisions, afin d'établir une version définitive de son dernier manuscrit.

J'ai donc ouvert l'un de ces cahiers reliés de toile noire, auxquels je n'avais pas touché, sans doute parce que l'espace d'un écrivain, son atelier,

lui ressemble et impose son rythme. La décision, en quelque sorte, lui revenait.

Ensuite, il s'agit d'une course contre la montre. J'ai prévenu Philippe Sollers et rapidement la transcription a commencé dans la perspective d'un extrait pour la revue *L'Infini* (n° 96, automne 2006). Le choix d'un personnage me semblait déterminant : ce fut Sixtine, dont la figure traverse mystérieusement l'œuvre publiée. C'était un premier scoop, si l'on peut dire. Au fil des mois, nous sommes parvenus enfin à l'intégralité des quatre cahiers. La transcription ne

s'est donc pas faite dans un ordre chronologique.

Bien entendu, ce sont de multiples sensations, très fortes. En premier lieu cette présence réelle qui frappe le lecteur, ce luxe inouï de l'accompagner encore, l'étrange impression de seconder son écriture. Visuellement, la typographie constituait peu à peu une véritable partition. L'essentiel était de suivre ses indications, de restituer clairement ces quatre mouvements. Des inédits sont à venir, mais le *Journal de Trêve* est désormais inscrit au cœur de l'œuvre. C'est son mémorial. ■

Un roman tout en finesse et en élégance de Philippe Vilain

Le moraliste amoureux

PARIS L'APRÈS-MIDI
de Philippe Vilain.

Grasset, 160 p., 13,90 €.

Depuis *L'Etreinte*, son premier roman (Gallimard, 1997), jusqu'à ce beau et émouvant *Paris l'après-midi*, son cinquième livre, l'amour est le terrain d'exploration de Philippe Vilain. Un lieu privilégié, où s'exprime un « je » – hautement revendiqué et explicité dans son brillant essai sur l'autofiction et l'écrit intime, *Défense de Narcisse* (Grasset, 2005). Un lieu encore où il a construit, à partir de ses pertes, ses passions défuntes, ses fuites, ses renoncements, un tombeau de papier. « L'écriture ne permet pas de revivre le passé, ni de retrouver ce que nous avons perdu, tout juste permet-elle, à celui qui n'attend pas trop d'elle, de sauver par des mots quelque chose de sa vie, de voler à l'oubli qui menace des images. »

Sauver de l'oubli, d'une mémoire dissipée, trompeuse, pour disséquer une expérience singulière, la mettre à nu sans complaisance, pour la transcender dans l'ébauche d'une morale

amoureuse. Là réside l'une des forces de ce roman, plein de charme, de finesse, d'élégance. Le motif principal est un banal adultère entre un écrivain, célibataire – autant par choix qu'en raison de sa nature qui le pousse à envisager plus promptement une rupture qu'à vivre l'instant présent – et une jeune femme originaire d'Europe du Nord, vivant dans le luxe que lui procure son mari, banquier...

Un bel après-midi de juin, sur la place du Châtelet – qui deviendra plus tard l'un des « points morts de [s]a géographie intime », porté par l'audace propre au timide, il aborde cette femme, belle, séduisante, « inaccessible ». Charmée par cet homme qui ressemble à ceux de son pays, Flore l'avertit cependant : « Je trompe mon mari pour mieux l'aimer. » Passé le temps des premiers mots échangés, des premiers signes envoyés, un singulier jeu de cache-cache se met en place, fait d'attentes, de silences, de rendez-vous cachés, de mensonges, de mystère... « Je me disais parfois que nous nous étions rencontrés pour sortir ensemble de l'enfer. » Alors que le passé affleure,

une histoire s'ébauche entre ces deux grands enfants, dans l'insouciance, l'ivresse du mensonge et des corps. Mais aussi ludique soit-elle, la clandestinité a son revers. « Sans doute les dangers dont nous devons triompher, les obstacles qu'il nous faut surmonter pour vivre dignement les amours que la société réprouve nous cachent-ils en partie la réalité de ce que nous vivons. » Une réalité triste et amère qui va peu à peu se dévoiler pour celui qui observe, passivement, son amour se déployer, l'obséder, le ronger, alors même que Flore n'est là, par intermittence, que pour tromper son propre ennui – plus sûrement que son mari – et panser une blessure ancienne.

De crises en dépression, de vexations en humiliations, l'idée de la rupture – aussi douloureuse que fertile pour la création – se fait jour dans l'esprit de l'écrivain. Mais c'est à Flore que reviendra l'initiative. Flore qu'il tentera d'oublier en Italie dans d'autres bras. Là où enfin ce moraliste amoureux pourra écrire, à l'aune d'une nouvelle passion, cet amour défunt. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

L'histoire belle et désabusée d'un trio de « rescapés »

Pierre Charras, un cœur simple

BONNE NUIT, DOUX PRINCE
de Pierre Charras.

Mercure de France, 124 p., 13 €.

On a vite fait de survoler une vie », trop grise, trop courte. Comme celle de ce marcheur taciturne et obstiné, dont le narrateur est le fils. Un homme un peu voûté, résigné à parler bas. La mort met un terme définitif à ce qui n'a pas eu lieu : les mots non prononcés, les élans réprimés, les regrets périmés – ce que n'exprimera plus, douloureusement, que l'étreinte ultime – la main du « géant » serrant le poignet du fils : « J'ai mal à mon père. »

Une de ces vies un peu étriquées de l'immédiat après-guerre, où dans un logement sans confort, trop petit, un lit d'enfant rajouté transforme la chambre des parents en « dortoir encombré ». Et cela après un accouchement difficile, où le médecin demande au père s'il faut sauver la mère ou l'enfant : « L'enfant, je ne le connais pas », répond celui-ci. Rien de fatal, finalement, mais ce

mélancolique reste « un amoureux inconsolable ».

Entre ce mécanicien, droit et désabusé, et celle qu'il a jadis rencontrée, toute jeune, dans une guinguette, ce sera une histoire de fidélité, pour la vie et au-delà de la mort. Ces deux « mal-nommés » – qui n'aiment pas leurs prénoms – et leur fils seront en somme plutôt heureux. Mais « le malheur, ça colle aux semelles, on a du mal à s'en extraire. Le bonheur, ça ne tient pas. Comme la beauté, comme la jeunesse, ça s'en va tout de suite ».

Juste distance

Pierre Charras a trouvé la juste distance pour évoquer, entre émotion et ironie, avec tact et sans moquerie, ce trio de « rescapés ». On retrouve, dans ce seizième livre, une grande subtilité dans l'analyse des sentiments. Mais aussi un admirable talent pour évoquer avec précision ce qui passe par le regard : un rasage méticuleux, un lavage de mains soigneux (« un maquillage d'acteur à l'envers ») ou une partie de pêche le dimanche.

Adieu à un homme au regard gris, sensible à l'inanité des choses. « On n'est rien, rien du tout, moins que rien, répétait-il ». Comme une ballade, le livre se termine par un envoi : « Prince, écrirais-je pour m'adresser à lui. Et ce mot est si juste, il lui va si bien. » Pour dépasser une dernière vision, effroyable, qui rend le deuil impossible : celle d'un corps sans vie et sans apprêt, qui a été donné à la science. Pour rendre sa noblesse à cet homme qui modestement, fermement, avait construit, inventé sa vie : « Ce n'était pas un héritier, papa. »

Romancier, traducteur, ancien comédien, Pierre Charras a notamment publié au Mercure de France un livre sur Calet, *Monsieur Henri* (1994, prix des Deux-Magots), des romans – *Comédien* (2000, prix Valéry Larbaud), *Dix-neuf secondes* (2003, prix du roman Fnac), et, au Dilettante, un texte, *Francis Bacon, le ring de la douleur* (2004). Il signe ici, dans un style impeccable, un magnifique roman, sobre et poignant. ■

MONIQUE PETILLON

ZOOM



SORT L'ASSASSIN, ENTRE LE SPECTRE, de Pierre Senges. De l'imposture. Toujours virtuose, Pierre Senges a conçu

son nouveau récit comme un monologue de théâtre – ou la harangue d'un tyran esseulé. Macbeth. L'assassin couronné ou le cabotin qui sur les planches entretient des rituels de révolte de peur d'en perdre la mémoire ? Cette plongée schizophrénique, menée avec fluidité, délivre au passage de sévères mises en garde : « N'oublie jamais que la comparaison du monde à un spectacle profite depuis trop longtemps déjà à des souverains qui n'en finissent plus, ne veulent plus finir, de prolonger leur règne. » Autopsie d'un monde théâtralisé que Néron seul a su incarner. L'exercice est brillant, la plume impitoyable. Rideau. Ph.-J. C. Verticales/Phase deux, 96 p., 10,50 €.

CHIEN DE CENDRE, d'Alain Defossé

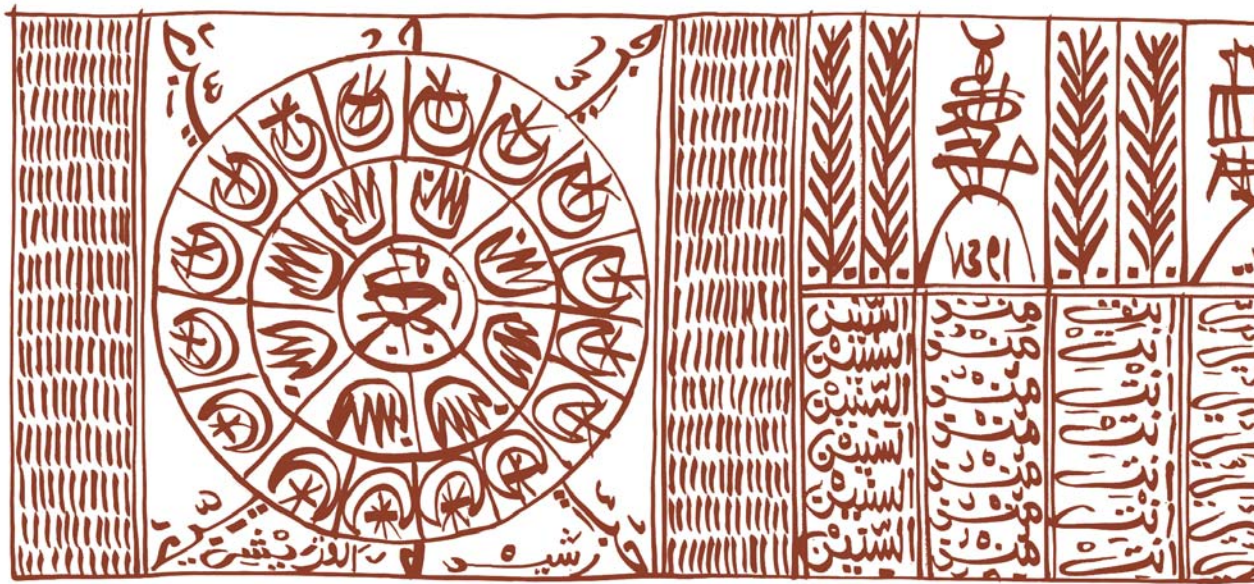
C'est à Lisbonne que le personnage d'Alain Defossé s'est réfugié après sa rupture avec une femme qui le hante. Homme rompu, il erre de rues en venelles, arpente en tous sens cette ville « inexpugnablement maternelle » où il tente d'oublier ses meurtrissures. De s'oublier. Jusqu'au jour où sa rencontre avec Luisa et son frère, et l'amitié ambiguë qu'ils nouent, va l'extirper de sa torpeur ; le ramener parmi les vivants. Ou presque... Sur les cendres d'un amour défunt, Alain Defossé construit un roman empreint de troubles, de mélancolie, de poésie douce-amère d'où émerge un magnifique portrait de l'autre ville aux sept collines. Ch. R. Panama, 198 p., 14 €.

FLAMBEUR, de Thierry Crifo

Portrait d'un malchanceux chronique. L'insomniaque qui hante les tapis verts des casinos et que sa passion du jeu condamne à une descente aux enfers attisée par son incandescente solitude se voit ici honoré par un splendide texte littéraire par lequel il rejoint les anti-héros de Bove ou Calet. Il y a dans ce roman signé par un auteur de polars une fresque sociologique tout à fait percutante, et une plainte existentielle suffisamment trépidante pour nous convaincre d'aller dénicher plus souvent d'authentiques écrivains du côté des textes noirs. J.-L. D. Le Passage, 114 p., 13 €.

Plusieurs ouvrages éclairent les différents âges de la civilisation et de la pensée islamiques

Intelligences de l'islam



Des effigies du pape que l'on piétine ou l'on brûle. Des artistes que l'on censure ou qui s'autocensurent. Des hommes que l'on tue ou qui se tuent. L'islam est un volcan en perpétuelle éruption. Le travail d'investigation et d'approvisionnement mutuel viendra-t-il un jour à bout de l'ignorance et des extrémismes ? C'est l'espoir qu'expriment les auteurs d'une nouvelle vague d'ouvrages sur l'islam, la plus grosse depuis les lendemains du 11-Septembre.

Avec, au-dessus de la pile, le volume de 1 200 pages dirigé par Mohamed Arkoun, professeur émérite à la Sorbonne, préfacé par Jacques Le Goff, auquel ont participé soixante-dix historiens et chercheurs. C'est la boîte à outils que l'on n'osait plus espérer pour rectifier les images et les stéréotypes, replacer le fait islamique dans le long cours pour mieux le comprendre dans son actualité, mesurer les phénomènes d'attraction et de répul-

sion qui se jouent, depuis treize siècles, entre la religion de Mahomet et un pays, la France, un continent, l'Europe, qui n'ont jamais aussi bien forgé leur identité que dans l'affrontement à l'Autre. Un autre qui fut souvent le musulman.

On est ici dans l'histoire du « long temps » et la comparaison avec Braudel n'est pas déplacée. Les bibliothèques croulent sous les études partielles qui, des invasions arabes à celle des Turcs, des croisades aux guerres coloniales, des Lumières à l'expédition égyptienne de Bonaparte et aux « orientalismes », ont forgé une image souvent faussée ou tronquée de l'islam. Mais jamais personne n'avait songé à en faire une synthèse. Comme dit Jean Mouttapa, éditeur et père du projet, la France n'a que des « mémoires particulières » de l'islam, celles que restituent les empoignades sur l'immigration ou, à l'occasion, un film comme *Indigènes*, ou les polémiques sur la torture en Algérie ou les « bienfaits » de la colonisation.

Ce volume comble un vide sur un impensé bien français. Il vise, non les savants, mais les éducateurs, professeurs de lycée ou acteurs de terrain. Tous les chercheurs pressentis – des médiévistes comme Philippe Sénac ou Jean Flori, aux modernes comme Gilles Veinstein, Henry Laurens, Michel Renard, Benjamin Stora et tant d'autres – ont accepté de participer à cette œuvre citoyenne, qui n'est pas d'abord une histoire événementielle, mais une histoire d'imaginaires collectifs, une histoire de regards portés sur l'Autre.

Ces siècles de rapports entre la France et les sociétés musulmanes relèvent de la « mytho-histoire », comme dit Mohamed Arkoun. Ils sont traversés de mythes entretenus par la France chrétienne, ou la France républicaine et coloniale, ou parfois les deux ensemble, comme pour le mythe de la « bataille de Poitiers », dont la démesure est inversement proportionnelle à la faiblesse des documents historiques sur cet épisode de razzia qui a fait de Charles Martel un sauveur de la chrétienté !

Au XII^e siècle, le Coran avait été traduit pour la première fois en latin par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, mais c'était pour faciliter le travail de réfutation. Plus tard, à une époque où les « turqueries » renforcent la fiction d'un islam despotique et sensuel, Voltaire détourne dans son *Mahomet* l'image du prophète pour « dénoncer l'Infâme » – le fanatisme religieux –, faute de pouvoir s'en prendre à l'Eglise. Rousseau voit au contraire dans les mœurs ottomanes plus de sagesse que dans les régimes chrétiens. L'instrumentalisation se poursuivra, contre leur gré, jusque chez les orientalistes à des fins d'affichage de la supériorité de la civilisation européenne, justifiant par là les guerres coloniales et l'occupation qui précéda les indépendances.

On ne fera qu'un reproche à cet éminent travail. La périodisation retenue – Moyen Age, Renaissance, temps modernes, Lumières, etc. – obéit à un découpage européen et non musulman. L'islam connaît un « parcours inversé », comme dit Mohamed Arkoun. Son « âge classique » – qui va du VIII^e au XIII^e siècle – est celui de la montée en force de la pensée arabe, de découvertes scientifiques et philosophiques (Averroès) qui profitent à l'intelligence euro-

HISTOIRE DE L'ISLAM ET DES MUSULMANS EN FRANCE DU MOYEN-AGE À NOS JOURS
Sous la direction de Mohammed Arkoun.

Préface de Jacques Le Goff, Albin Michel 1 220 p., 49 €.

péenne, à la Sorbonne, à Oxford, à Bologne, etc. Cet âge d'or s'écroule et commence alors pour l'islam une longue période de régression intellectuelle et politique qui, sauf les humiliations des guerres coloniales, n'est pas traitée pour elle-même dans cet ouvrage. Arkoun admet qu'il y a une faille de la science historique sur ce décrochage de l'islam par rapport à l'Europe, qui explique bien des affrontements d'aujourd'hui.

Devant un dossier souvent accablant, un travail de mémoire et de conscience critiques est exigé de la France. Mais on peut légitimement se demander si l'islam sera un jour capable de faire ce même travail d'introspection historique sur ses propres stéréotypes concernant la France et l'Occident. ■

HENRI TINCQ



ZOOM

CONTRE-PRÊCHES.

Chroniques, d'Abdelwahab Meddeb A la fois poète, écrivain et essayiste, Abdelwahab Meddeb Séville est aussi un homme de radio. Outre l'émission « Cultures d'islam », qu'il anime sur France-Culture, il fait entendre sa voix sur Radio

Méditerranée Internationale – Médi 1. Semaine après semaine, il y élabore une pensée de l'écart intellectuel et du cosmopolitisme culturel qui interroge la tradition musulmane à coups de « saillies », pour reprendre un mot qu'il aime utiliser : « *Le travail d'anamnèse dont a besoin l'islam suppose le rappel et la rediffusion de telles saillies, des saillies que le sens commun,*

encadré par la voix des docteurs grégaires et des militants sanguinaires, s'acharne à refuser, à nier, pour rester fidèle à un dogme rétréci par les interdits que dicte la censure... », écrit-il en ouverture de ses *Contre-prêches*, un volume inspiré de ces chroniques hebdomadaires. Seuil, 516 p., 25 €.

PÈLERINAGES D'ÉGYPTE,

de Catherine Mayeur-Jaouen Fête religieuse aux allures de foire carnavalesque, le *mouled* célèbre classiquement un saint, au terme d'un pèlerinage dont la notoriété définit l'aire d'attraction. Auteur d'une formidable monographie sur celui de Tantâ (Aubier, 2004), Catherine Mayeur-Jaouen a réalisé une synthèse inédite sur la piété copte et musulmane à travers cet élan vers les lieux saints d'Egypte. La réalisation est proprement exemplaire : elle fait raison des phantasmes des origines du pèlerinage musulman – ni pharaoniques, ni coptes –, croise les démarches de l'anthropologie historiques, de l'ethnologie comme de la sociologie, et bénéficie d'un travail de terrain de première main, mené sur plusieurs décennies. Ce travail exceptionnel a été sauvé de l'indifférence par le jury scientifique de Blois qui l'a couronné de son prix Augustin-Thierry 2006. A lire absolument. Ph.-J. C. Ed. de l'EHESS, 448 p., 30 €.

LES SARRASINS,

de John V. Tolan Reprise en poche d'un livre événement de 2003, première étude d'ensemble sur les images chrétiennes médiévales de l'islam. On y découvrirait la stratégie de caricature et de diabolisation propre à dissuader le chrétien devenu minoritaire en terre fraîchement islamisée de se convertir. Visions injurieuses du prophète Mahomet, caricatures du rite musulman, déformation des préceptes du Coran, peintures dégradantes de ses sectateurs, tout fut tenté pour combattre l'attraction. Un « classique » déjà, même si le déficit iconographique, déploré naguère, n'a pas été corrigé. Ph.-J. C. Flammarion, « Champs », 480 p., 10,50 €.

LA FRANCE ET SES MUSULMANS,

de Sadek Sellam Lors des commémorations de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, adoptée en 1905, on a rappelé que la législation n'avait pas été appliquée aux départements algériens. C'est sur cette histoire séculaire, qui explique la situation aujourd'hui encore singulière qui est celle de l'islam en France, au regard des autres nations européennes, que revient l'islamologue algérien Sadek Sellam. De fait, largement plus ambitieuse chronologiquement que son

sous-titre ne l'affiche (« Un siècle de politique musulmane 1895-2005 »), son étude scinde deux approches : celle des revendications dont l'acceptation dit la reconnaissance de la religion – et là le tournant est 1895, quand le triple besoin d'un lieu de culte, d'un centre d'enseignement et d'une nécropole à Paris reçoit le concours des positivistes – et l'étude des musulmans de France, sujets puis citoyens. Une synthèse solide et utile. Ph.-J. C. Fayard, 396 p., 22 €.

DE L'ISLAMISME Une réfutation personnelle du totalitarisme religieux,

de Fouad Laroui Romancier, nouvelliste, Fouad Laroui, depuis 1997, scrute et dissèque l'actualité pour *Jeune Afrique*. C'est dans cette veine qu'il s'adresse aujourd'hui aux jeunes, quelque peu déboussolés, qui pourraient être tentés par les sirènes de l'islamisme, cette « dénaturation de la foi ». Sans prétendre à l'exhaustivité ou à l'érudition (même s'il s'appuie sur de nombreux textes, à commencer par le Coran), Fouad Laroui déconstruit méthodiquement un discours qui joue de l'amalgame, mélange tout et son contraire, et mêle de façon indue à la fois, la science, l'Histoire, la raison ou encore l'individu. Le tout mené d'un style clair et enlevé. Une

démonstration implacable et nécessaire ! Ch. R. Robert Laffont, 188p., 17 €.

Signalons également *Histoire de la pensée en terre d'islam*, de Miguel Cruz Hernandez (Desjonquères, 960 p., 70 €), *Pensée grecque, culture arabe*, de Dimitri Gutas (Aubier, 342 p., 28 €), et *La Civilisation islamo-chrétienne*, de Richard W. Bulliet (Flammarion, 240 p., 21 €).

FRANÇOIS VALLEJO

OUEST
ROMAN

un
texte
majeur

Edmonde Charles-Roux
La Provence

ÉDITIONS
Viviane Hamy

WILL CUPPY

Comment reconnaître vos amis des grands singes

Un chef-d'œuvre humoristique

2^e édition en un mois

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER



Extrait du « Chemin des roses », hommage à Jalel Eddine Rûmi réalisé par Rachid Koraïchi

obligatoire au sein de la religion elle-même. Ces diverses voies ne l'intéressent pas. Il tient les unes pour dangereuses, les autres pour stériles. Comme l'écrit Claude Horrut, il a « par stricte orthodoxie religieuse, clairement défini la frontière entre Dieu et le monde des hommes ».

Pour les philosophes et les mystiques de l'islam, ce monde est si passager qu'il suffit d'une physique héritée des Grecs pour le connaître, à moins qu'il n'y faille déchiffrer un *Livre de l'univers*, dont les signes sont des apparitions du monde divin, au même titre que le *Livre saint* et le *Livre de l'âme*. Pour Ibn Khaldûn, la Loi coranique suffit au commun des hommes et il reste à comprendre ce que les hommes font de leur histoire et des pouvoirs qu'ils ont reçus de Dieu.

A une philosophie qui cherche à supplanter l'autorité du juriste et du traditionaliste religieux, Ibn Khaldûn a-t-il voulu substituer un savoir laïque ? Non. Krzysztof Pomian a raison d'écrire : « *Ibn Khaldûn n'est pas un Machiavel musulman avant la lettre. Il est à la fois un théoricien, un moraliste et un prédicateur qui n'oublie jamais les exigences de la religion.* » Il fut, comme le montre A. Cheddadi, « authentiquement rationaliste » tout en étant hanté par la défense d'un ordre qui « signifiait la soumission humble, pratique et quotidienne aux lois dictées par la religion ». Il ne fonde pas une « philosophie de l'histoire », ce n'est pas un théoricien de la politique à la manière d'un Aristote ou d'un Fârâbi, malgré sa dette immense à leur égard. Il est un très grand écrivain de l'histoire, parce qu'il sait que celle-ci exige une constitution conceptuelle autonome, et requiert l'art du récit. L'exactitude est sa norme, tandis qu'il offre un visage nouveau à ce que tous les penseurs de l'islam ont révéler, l'intelligence. C'est ce plaisir de l'intelligence que sa lecture nous offre.

Aujourd'hui, deux grandes voies s'affrontent en islam. L'une est celle de la spiritualité philosophique, encore incarnée bien après Averroès, dans l'islam chiite. Elle résiste mal à l'autorité d'une politique religieuse qui occupe le devant de la scène. L'autre voie est-elle incarnée en Ibn Khaldûn ? En une religion limitée par l'exercice de la raison, laissée au pouvoir du juriste, libérant l'espace d'une intelligence anthropologique fondatrice de politique modérée ? En un rationalisme combiné à une théologie minimale mais endurente ? A moins que l'islam politique ne permette aucune de ces voies civilisatrices ? Ces questions justifient aujourd'hui Ibn Khaldûn, et font que le lire, c'est, pour partie du moins, entrer au vif du destin de l'islam. ■

CHRISTIAN JAMBET

Philosophe, spécialiste du chiisme. Dernier ouvrage paru : Qu'est-ce que le shiisme ?, avec Mohammad-Ali Amir-Moezzi (Fayard, 2004).

IBN KHALDUN
L'homme et le théoricien de la civilisation
d'Abdessalam Cheddadi.

Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 544 p., 30 €.

IBN KHALDUN, UN ISLAM DES « LUMIÈRES » ?
de Claude Horrut.

Complexe, « Théorie politique », 228 p., 19,90 €.

IBN KHALDUN AU PRISME DE L'OCCIDENT
de Krzysztof Pomian.

Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 240 p., 13,50 €.

Ibn Khaldûn, la pensée de l'histoire

Abd Al-Rahmân Ibn Khaldûn (1332-1406) a une œuvre et une réputation. L'œuvre culmine en un monument d'historiographie et d'intelligence, *Le Livre des exemples*, dont le volume liminaire, la *Muqaddima*, précédé de l'autobiographie de l'auteur, a été admirablement traduit en français par Abdessalam Cheddadi (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2002). La réputation est celle d'un musulman éclairé, rompant avec les contraintes de la théologie pour arracher à une religion obscure le trésor d'une science anthropologique où notre pensée moderne peut retrouver son bien.

Des marxistes, des intellectuels laïques, des tenants des sciences de la culture ont donc vu en Ibn Khaldûn un précurseur, parce qu'il tournait le dos à la métaphysique pour étudier les pouvoirs et les savoirs en leur vérité historique concrète. Dans le livre fin et précis de Claude Horrut, nous suivons l'histoire d'une mythologie de la raison qui finit par recouvrir l'œuvre qu'elle a per-

mis de connaître. Grâce au magistral ouvrage d'Abdessalam Cheddadi, nous accédons à la réalité de son temps et de l'histoire de son milieu.

Ibn Khaldûn vécut entre Tunis et Grenade, pour finir ses jours au Caire. Lettré et homme de cour, il connut les tragédies, la contingence et les méandres des politiques princières, en une culture sunnite inquiète de son visage et de son destin. Il vit le sac de Damas par Tamerlan, qu'il rencontra, ce dont il nous laisse un récit exemplaire. Il fut attaché à une religion modérée mais stricte, et illustra, en bon conservateur, la figure du savant juriste. S'il n'avait réalisé son ambition d'historien, il eût pris place parmi ces sages et ces hommes vertueux de l'Ifriqiya (Afrique du Nord médiévale) et du Maghreb, dont Abdessalam Cheddadi nous offre de si précises descriptions. Mais Ibn Khaldûn fut mieux, ou autre.

Avant lui, l'histoire s'écrivait déjà avec génie en terre d'islam. L'islam n'est en rien rétif à l'histoire, lui pour

qui l'humanité passe par divers cycles marqués par la vie et la mission des prophètes. Ibn Khaldûn conserva cette conviction, mais il la mit au service d'un savoir épuré, soumis aux critères de vérification, d'une théorie systématique, englobant géographie, origine des pouvoirs, lois de la croissance et du déclin des empires, examen des autorités telles qu'elles sont et non telles qu'elles devraient être. Il se peut que sa défiance à l'égard des mystiques, sa critique des philosophes, son attachement à l'autorité du juriste aient libéré l'espace de son ambition consciente : remplacer ces savoirs vains par une science de la civilisation.

« Authentiquement rationaliste »

Il connaissait l'essor récent de la mystique d'Ibn Arabî ou d'Ibn Sabîn, il savait aussi les âpres débats qui avaient conduit Ghazâlî à sauver la religion, en un sens spirituel, contre les philosophes, puis Averroès à sauver la philosophie d'Aristote en la décrétant

Dominique Urvoy : « Le Coran n'établit pas une rupture absolue »

Professeur d'islamologie à l'université de Toulouse-Le Mirail, Dominique Urvoy publie une *Histoire de la pensée arabe et islamique* (Seuil, 688 p., 25 €, en librairie le 26 octobre). Plutôt qu'une présentation par auteur ou une énième synthèse historique, il privilégie les « élaborations intellectuelles et spirituelles » afin de saisir la façon dont « les questions elles-mêmes se sont engendrées et enchaînées ». Entretien.

Vous réévaluez le rôle des traditions religieuses et de « l'univers mental » anté-islamiques dans la culture musulmane classique. Comment se repère cette « continuité partielle » ?

Le Coran n'établit pas une rupture absolue. Il y a des éléments religieux antérieurs, telles la croyance aux génies ou la loi du talion, qui sont acceptés. Mais surtout les vertus traditionnelles sont seulement infléchies. Malgré sa critique des poètes, le Coran n'a pu supprimer l'audience des modèles poétiques anté-islamiques qui s'est maintenue parallèlement à lui dans une société fascinée par le verbe. Aussi nombre d'auteurs classiques se sont-ils efforcés de montrer qu'il y avait dans l'Arabie préislamique une sorte de « préparation à l'islam ».

« Dès son apparition, l'islam est marqué par le conflit », écrivez-vous. Qu'est-ce à dire ?

L'islam s'est formé sur une triple opposition. Opposition du prophète Muhammad à d'autres prophètes contemporains, ce qui explique que sa qualité soit proclamée dans la deuxième moitié de la profession de foi, au même niveau que l'unicité divine. Par la suite, la personne du Prophète a pris de

plus en plus d'importance, d'où l'extrême sensibilité du monde musulman actuel à son égard, contrastant avec la relative liberté manifestée à son endroit durant les premiers siècles. Opposition, ensuite, des croyants aux incroyants, qui sous-tend l'attitude combative des musulmans et leur idée que le refus d'adhésion est déjà par soi-même une agression. Opposition enfin de ceux qui détient l'héritage du Prophète aux usurpateurs, et qui débouche aussi bien sur le conflit entre chiïtes et sunnites (les partisans de la famille du Prophète contre ceux des califes historiques) que sur la revendication d'un rôle politique par les oulémas contre la classe gouvernante : deux phénomènes qui ont marqué toute l'histoire de l'islam, et qui reparaissent actuellement avec une virulence accrue.

Vous insistez sur le choc qu'a représenté la mise en contact des pays musulmans avec la modernité capitaliste. Comment fut relevé ce « défi occidental » ?

Il y a eu toutes les attitudes possibles. Bien sûr il y a eu l'ignorance volontaire, qui s'est transformée de nos jours en refus agressif. Mais il y a eu au contraire des adeptes d'une occidentalisation à outrance. Le plus intéressant est l'apparition d'un petit nombre de penseurs qui ont été conduits à une réflexion critique sur tel ou tel aspect de leur héritage. Bien que restés marginaux, leur apport est à mon avis le seul vraiment fécond. Mais il faudrait d'abord surmonter les idées qui ont de fait prédominé : d'une part l'ambition de rattraper le retard scientifique et technologique par rapport à l'Occident en se réappropriant ce que – selon une vision caricaturale de l'histoire –

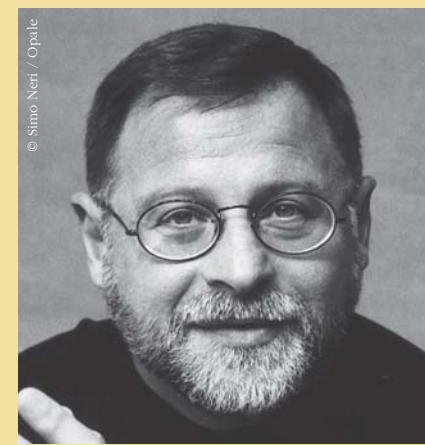
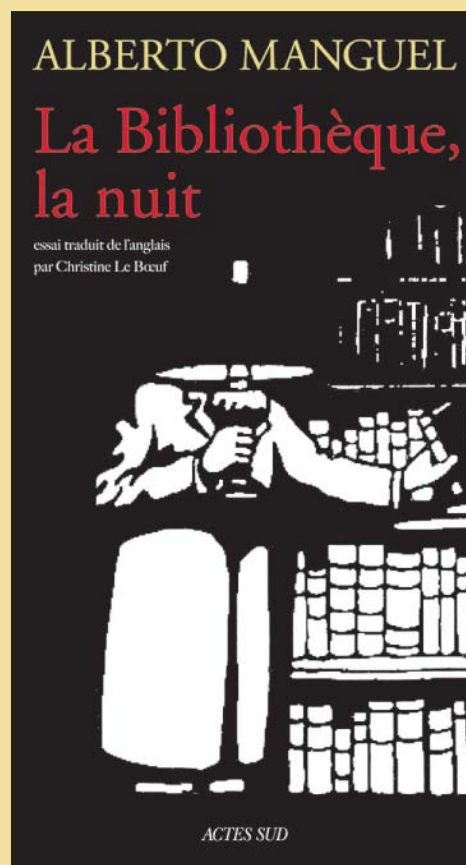
celui-ci devrait à l'influence des Arabes, tout en laissant de côté le substrat spirituel considéré comme pervers. Rares sont ceux qui se sont aperçus de l'impossibilité de séparer l'innovation de ses mobiles psychologiques. Ce qui d'une certaine façon condamne le monde arabe actuel, et une bonne partie du reste du monde musulman, qui suivent cette illusion, à courir derrière une science qui se développe à toute allure en dehors d'eux. D'autre part une attitude intellectuelle de « bricolage », consistant simplement à prendre ou à refuser suivant les cas tel ou tel ingrédient de la modernité, sans réflexion fondamentale.

Dans les polémiques qui touchent à l'islam et à son destin contemporain, on distingue souvent entre islamisme « violent », d'un côté, et islamisme « modéré », de l'autre. Pour vous, ce partage est sans fondement. Pourquoi ?

L'islamisme est simplement la conviction que les lois de l'islam doivent prédominer sur les lois des hommes. C'est ce que signifie le slogan du « retour à la charia », c'est-à-dire la mise entre parenthèses des éléments juridiques venus de l'Occident et la réinstauration du *fiqh*, le droit musulman classique. La seule différence entre violents et modérés est dans les moyens mis en œuvre : jouer sur le conflit ouvert ou sur la subversion lente par progression démographique et exploitation des moyens que donne la démocratie. La différence est évidemment sensible sur le plan pratique, mais sur le plan de la pensée c'est la même chose ; le but est le même : la soumission du monde à une législation considérée comme donnée par Dieu. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN BIRNBAUM

ALBERTO MANGUEL La Bibliothèque, la nuit



“Huit ans après son *Histoire de la lecture*, l'érudition d'Alberto Manguel nous éblouit à nouveau.”

Claude Michel Cluny,
Le Magazine littéraire

Qu'est-ce qu'une bibliothèque, sinon l'éternelle compagne de tout lecteur – son rêve le plus cher ?

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

ZOOM

CORRESPONDANCE COMPLÈTE 1907-1925,
de Sigmund Freud
et Karl Abraham

Lors de la première édition de cette correspondance, Ernst Freud et Hilda Abraham avaient expurgé le texte, supprimant tout ce qui avait trait à la vie privée des deux épistoliers, à la conduite de leurs cures et à leurs nombreux désaccords. On doit à Ernst Falzeder la première édition complète en langue anglaise en 1992 et à Fernand Cambon une magnifique traduction et une parfaite annotation. On assiste à la naissance de l'école berlinoise de psychanalyse, on traverse la grande guerre à propos de laquelle, parfois, Abraham adopte un style « prussien » et enfin on mesure ce que fut pour Freud la mort prématurée de ce compagnon qu'il surnommait son « rocher de bronze ». *E. Ro.*

Gallimard. « Connaissance de l'inconscient », traduit et présenté par Fernand Cambon, 792 p., 45 €.

ŒUVRES COMPLÈTES, tome VI, 1901-1905
de Sigmund Freud

Deux textes importants dans ce volume VI de l'édition des *Œuvres complètes* de Freud dirigée par Jean Laplanche, André Bourguignon et Pierre Cotet : le célèbre « cas Dora », *Fragment d'une analyse d'hystérie* rédigé en 1901, publié en France dans le volume *Cinq psychanalyses* en 1935, et *Trois essais sur la théorie sexuelle* – ou « de la sexualité », selon la première édition française – qui date de 1905. Dans la préface à ce livre, Freud écrit : « *Mon but est (...) de chercher à connaître quelle part de la biologie de la vie sexuelle humaine peut se deviner par les moyens de l'exploration psychologique.* » *P. K.*
PUF, 374 p., 37 €.

FREUD. Jugements et témoignages,

textes présentés par Roland Jaccard
Paru il y a trente ans, ce livre rassemble divers témoignages, parmi les plus anciens, sur la réception des travaux de Freud. On y trouvera notamment des textes de Wittgenstein, de Thomas Szasz, Auden, Sartre, Thomas Mann... *P. K.*
PUF, 276 p., 15 €.

80 ANS DE PSYCHANALYSE, textes 1926-2006,

réunis par Denys Ribas
Pour son anniversaire, la revue de la Société psychanalytique de Paris propose une anthologie des grands textes qui ont marqué la vie de cette publication.
Revue française de psychanalyse,
PUF, 400 p., 15 €.

Un autre numéro comportant les tables et index de la *Revue* depuis sa création sort également (PUF, 224 p., 21 €).

La passionnante correspondance de l'inventeur de la psychanalyse avec son ami Wilhelm Fliess

Naissance de Freud

LETTRES À WILHELM FLIESS (1887-1904),
de Sigmund Freud.

édition revue et augmentée
par Michael Schröter et Gerhard Fichtner.
Traduit de l'allemand
par Françoise Kahn et François Robert.
PUF, 760 p., 59 €.

Voilà que paraît enfin, avec vingt ans de retard, l'édition française de la correspondance non expurgée que Freud adressa, entre 1887 et 1904, à son ami Wilhelm Fliess, médecin berlinois, otorhino-laryngologiste connu pour ses théories extravagantes. Autant dire que ces 287 lettres, déjà traduites en plusieurs langues et maintes fois commentées, depuis 1985, par tous les spécialistes du freudisme, ne contiennent, pour la présente traduction française, aucune nouvelle « révélation » susceptible de transformer le regard que les historiens portent aujourd'hui sur les origines de la psychanalyse.

C'est donc seulement pour les lecteurs français qui ne les connaissent pas encore que ces lettres apportent un éclairage inédit sur la personnalité et la manière de travailler du fondateur de la nouvelle discipline du psychisme et donc sur la genèse de celle-ci. En les lisant, on ne peut s'empêcher de songer au film de John Huston, *Passions secrètes* (1962), inspiré d'un scénario de Jean-Paul Sartre, et dans lequel Montgomery Clift donne au jeune Freud le visage d'un savant tourmenté par sa propre névrose, habité par le doute, la violence et la certitude de soi, mais sans cesse partagé entre une conscience critique et une conscience tragique. Un Freud en clair-obscur : entre raison et démesure.

Quand ils se rencontrent en 1887, les deux jeunes médecins, marqués par l'enseignement de l'école allemande de physiologie, cherchent à construire une nouvelle approche darwinienne de la vie psychique, l'un sur le versant biologique, l'autre sur le versant psychologique.

Adeptes d'une vision mystique et organiciste de la sexualité, Fliess brasse toutes sortes de théories en vigueur à la fin du XIX^e siècle. Mettant en relation la muqueuse nasale et les activités génitales, il soutient que la vie humaine est conditionnée par des phénomènes périodiques en relation avec la nature bisexuée de l'homme. Au fil des lettres, Freud lui emprunte une partie de ses hypothèses sur la bisexualité. Il lui raconte ses premières cures, sa vie privée, son choix de l'abstinence pour éviter à son épouse Martha de nouvelles grossesses. Il lui fait part aussi de son enthousiasme, de ses échecs, de ses déboires et des humiliations que lui infligent les médecins viennois peu sensibles à ses premiers travaux.

Remarquable épistolier, Freud décrit comment il élabore sa première théorie



Sigmund Freud (à gauche) et Wilhelm Fliess, en 1890. IMAGNO, COLL. HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

de l'hystérie, fondée sur le refoulement et le conflit, il raconte son invention du complexe d'Édipe tout en rédigeant son *Interprétation des rêves*, et il envoie des patients à son ami : notamment Emma Eckstein, victime de leur errance commune. Opérée du nez pour être guérie de son hystérie, elle manque de mourir d'un saignement consécutif à un mauvais geste chirurgical. Freud se soumet d'ailleurs, comme elle, aux traitements de son ami, pensant ainsi soigner sa tabagie ou sa neurasthénie. C'est alors qu'il traverse l'épreuve d'un formidable transfert en effectuant, par lettres et par ses rencontres (ou « congrès ») avec Fliess, une analyse originelle qu'il nomme « *auto-analyse* » et qui servira de modèle au principe de la cure par la parole.

Théorie « de la séduction »

Enfin, Freud s'égare dans la question de la séduction. En un premier temps, il soutient que la névrose hystérique a pour origine traumatique un abus sexuel vécu durant l'enfance. Convaincu de la justesse de cette *neurotica*, il va même jusqu'à soupçonner son vieux père, Jacob Freud, d'avoir été un pervers qui aurait obligé certains de ses enfants à lui faire des fella-

tions. Mais, en un deuxième temps, dans une lettre datée du 21 septembre 1897, il renonce à cette théorie dite « *de la séduction* » pour affirmer que même si des abus existent, ils ne sont pas la cause unique de la névrose. Il invente alors la notion de fantasme montrant que ces fameuses scènes sexuelles, sur lesquelles les savants de son temps s'interrogeaient, peuvent être inventées et que la réalité psychique n'est pas de même nature que la réalité matérielle.

L'amitié entre les deux hommes s'achève dans le drame, lorsque Fliess accuse Freud d'être un plagiaire.

Freud ne voulut pas que la postérité conservât de lui la trace de ce qu'il avait été dans sa jeunesse. Il ne souhaitait pas être pour ses biographes ce Freud-là, partagé entre l'ombre et la lumière. Il détruisit donc les lettres de Fliess et quand Marie Bonaparte, en 1936, racheta les siennes à un marchand, il refusa tout projet éditorial.

C'est bien parce que ce Freud en clair-obscur ne pouvait être accepté ni par Freud lui-même, ni par ses héritiers, ni par les hagiographes de la communauté psychanalytique, que cette correspondance fut censurée lors de la première édition de

1950 (1), laquelle ne contenait alors – outre des manuscrits et l'esquisse d'une psychologie scientifique – que 153 lettres. Dans l'introduction, Freud y était présenté comme le héros d'une aventure de la pensée dans laquelle ses errances n'avaient guère de place.

En 1979, le très orthodoxe Kurt Eissler, responsable des Archives Freud de la Library of Congress, décida pourtant, avec l'accord d'Anna Freud, de confier à Jeffrey Moussaieff Masson la réalisation d'une édition complète. Mais il en résulta un énorme scandale. Tout en ajoutant pour l'édition anglaise un excellent appareil de notes, celui-ci se persuada que Freud avait abandonné sa première *neurotica* pour ne pas révéler au monde les atrocités commises par les adultes sur les enfants.

Les éditeurs français ont choisi – et c'est leur droit – de supprimer de la présente édition les commentaires de Masson qui figurent pourtant dans l'édition allemande. Ainsi l'esprit de censure s'est-il déplacé sur des questions historiographiques. ■

ELISABETH ROUDINESCO

(1) *Sous le titre La Naissance de la psychanalyse, PUF, 1956.*

Sorties de prisons

Le spectateur amoureux finit par entrer dans le film. Il rejoint l'héroïne et vivra, désormais, dans l'écran. Dans ce grand Woody Allen, *La Rose pourpre du Caire*, il n'est pas question de philosophes ni de philosophie. Malgré tout, une étroite parenté rapproche cette rarissime traversée de l'écran et les itinéraires de ceux, si peu nombreux, que la philosophie réellement travaille et transforme en profondeur. Ces aventuriers ont commencé par être de simples lecteurs. Des curieux, des amateurs, rien de plus. Assez vite, pourtant, ils ont commencé par voir dans les philosophes des maîtres et non plus des auteurs. Les mots des livres, à mesure, sont devenus paroles vives, les phrases sentiers, les idées postures à prendre ou règles à appliquer. Ainsi ont-ils fini par entrer non dans « la philosophie », mais dans une vie différente, autrement construite, autrement libre.

C'est le cas d'Alexandre Jollien, qui adresse, dans *La Construction de soi*, de belles lettres à Epicure, Schopenhauer, Erasme, Spinoza, Etty Hillesum, mais aussi, comme le fit Boèce, à « Dame

Philosophie ». Au premier regard, ce sont des exercices de gratitude et d'admiration. Cet homme est habitué à l'adversité : un accident de naissance lui a laissé un handicap moteur. Accoutumé à se battre contre la souffrance, il explique aux philosophes, devenus ses amis, de quelle manière, au long de son parcours, ils l'ont enchanté, dérouté, aidé, nourri. Il décrit comment leurs pensées devinrent proches, l'aidant à tenir tête à la disgrâce, à vivre malgré l'angoisse. A l'évidence, il ne parle pas à des morts, mais à des présences actives qui le délivrent de pesanteurs anciennes.

Avec un plein succès. Car on entend d'abord, dans ce livre, la voix d'Alexandre Jollien. Qui en a marre d'être enfermé dans la case « *témoignage* » ou, presque pire, « *philosophe du handicap* ». « *Homme libre* » lui irait mieux. Refusant d'être prisonnier d'une seule histoire, désireux de tourner la page, découvrant aussi que le simple bonheur de la vie sans lutte est d'abord malaisé pour celui qui s'est forgé dans la guerre permanente et le rêve de

perfection. Le plus touchant, dans ces pages, est cette approche inquiète de la joie, et de ce qu'elle a d'inattendu, de fragile, d'immérité, toujours.

La métamorphose de François Besse n'est pas moins étonnante. Sa prison à lui n'était pas une apparente infirmité, mais une vraie forteresse, avec barreaux et gardiens. Lieutenant

**CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT**

de Jacques Mesrine, membre du célèbre « Gang des postiches », acteur de braquages mémorables, auteur d'une série d'évasions spectaculaires (pas moins de six !) suivies de cavales mouvementées, dont une exceptionnelle par sa durée, cet individu jugé dangereux passait pour irrécupérable. Au cours de ses très longues années de prison, il reprend des études et découvre la philosophie grâce à un enseignement d'exception. L'ex-bandit lit assidûment Spinoza, se transforme au fil du temps et passe

aujourd'hui, loin des quartiers de haute sécurité, pour une sorte de sage se tenant volontairement dans l'ombre et le silence. Le journaliste Mathieu Delahousse retrace avec précision cet itinéraire hors du commun, débouchant sur une exceptionnelle évasion intérieure.

Celle-ci est évidemment tout l'inverse d'une fuite. Plutôt un retour à la réalité. Et à ce que nous sommes. Car ce « *devenir autre* » se révèle un « *devenir soi* ». C'est pourquoi ceux que la philosophie a convertis ne sont pas enfermés. Ils ne se retrouvent pas inclus dans une secte, asservis à un dogme. On les imagine au contraire plus eux-mêmes, plus libres, moins ballottés par les circonstances et le jeu des hasards. Moins prisonniers, comme on le sait depuis Platon. Pas forcément moins rebelles : qui est plus dangereux pour l'ordre établi, des exploits du braqueur évadé ou de la béatitude du spinoziste conséquent ?

Qu'on ne surestime pas, pour autant, la philosophie. Les cas de délivrance sont rares. Et d'une étrange sorte. Les religions, pour la plupart, promettent un salut éternel glorieux,

ineffable, béatifique et infini, au sein d'un monde céleste évidemment meilleur. Le salut philosophique, par comparaison, est bien faible, dépourvu de certitudes. Pour l'atteindre, pas de recettes invariables. Pour le conserver, peu de garanties. Pour s'en approcher, seulement des amis, rencontres de hasard et de nécessité, impossibles à prévoir. Comme ces amis ne sont presque jamais en accord sur l'essentiel, chacun doit se débrouiller. Voilà décidément une singulière délivrance. Elle ne promet rien d'autre que ce qui existe et doit être continuellement réinventé. Et si c'était cela qui fait sa force ? ■

**LA CONSTRUCTION DE SOI
Un usage de la philosophie
d'Alexandre Jollien**

Seuil, 186 p., 15 €.

**FRANÇOIS BESSE
La Métamorphose d'un
lieutenant de Mesrine
de Mathieu Delahousse**

Flammarion, « Enquête », 290 p., 20 €.

Un essai subtil de Monique Nemer sur la révélation de l'homosexualité de Gide

« Coming out » civique

Corydon, le petit livre par lequel Gide assume sa pédérastie, et *Si le grain ne meurt*, ses souvenirs qui disent ses pratiques amoureuses, datent, pour leur publication en édition courante, de 1924 et 1926. Les deux livres, de même que son *Journal*, participent d'une stratégie : construire l'espace réel, imaginaire aussi, et idéologique, de la liberté sociale. Parler littérairement la singularité que constitue le fait d'aimer les garçons et, donc, étendre le champ de l'universel, de la liberté de vie et d'expression, dans une société qui n'exclurait plus ses minorités ou ne jetterait plus sur elles l'opprobre, voilà ce qu'entend *Gide citoyen*. Cette thèse, Monique Nemer la développe en essayiste engagée, dans la foulée de Michel Foucault, avec une élégance d'esprit et une conviction qui gagne son lecteur, tant elle est documentée, argumentée à la fois avec nuances et fermeté – ce qui est rare quand on touche aux questions « sensibles » (celles qui aujourd'hui encore font mal).

CORYDON CITOYEN
Essai sur André Gide et l'homosexualité de Monique Nemer

Gallimard, 300 p., 21 €.

Deux événements ont suscité l'indignation et le combat de Gide : en Angleterre, le procès et la condamnation d'Oscar Wilde à deux années de prison, en 1895 ; en France, le procès Renard, en 1909, où un domestique est condamné sans preuves aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de son patron avec qui il entretenait des relations homosexuelles. Wilde a été l'« initiateur » de Gide : c'est lui qui, en 1895, en compagnie de Lord Alfred Douglas, lui a présenté un jeune Arabe, à Biskra, en Algérie. Alors âgé de 25 ans, il connaît avec cet adolescent mercenaire la révélation ultime de son désir et de la joie que lui procure son accomplissement. Il se marie quand même, avec sa cousine germaine, Madeleine. Le mariage a été voulu par sa mère, souhaité par Gide, redouté et finalement accepté par la jeune femme, de deux ans son aînée, et d'esprit pro-

André Gide en 1908, Villa Montmorency.
SUCCESSION ANDRÉ GIDE / DIFFUSION GALLIMARD



testant rigoriste. Mariage non consommé : Madeleine restera vierge sa vie entière, et malheureuse, et tyrannique moralement. Entre les fiancés a régné l'entente spirituelle, mais très vite s'installe entre les époux le silence sur les désirs de Gide, et le drame couve.

Ce silence reconduit celui de toute la société sur le désir et la jouissance homosexuelle, tolérés à la condition de ne jamais se dire. Le courage civique de Gide, au prix de mille atermoiements, scrupules, résistances aux pressions même de ses amis homosexuels plus ou moins repentis ou honteux (Jean Schlumberger, Henri Ghéon, Roger Martin du Gard), consiste à braver l'interdit (l'innommable) en parlant enfin à la première personne pour dire qui il est, sa joie aussi d'être ce qu'il est.

Absence de culpabilité

L'absence de culpabilité, l'époque ne peut l'admettre : on ne veut de l'homosexuel qu'à la condition qu'il baisse la tête. Gide la redresse, il appelle à la dissidence dans les mœurs (pédéraste, il blâme pourtant les invertis, ceux qui aiment les hommes de leur âge). Mais sa sortie du secret, si elle suscite la réprobation, ne provoque pas l'énorme scandale et même le martyre auquel il s'était préparé, comme le montre Monique Nemer dans un récit habilement tissé de citations qui donnent à ressentir le poids écrasant de l'époque et la résolution de Gide face à son entourage et même à la famille d'élection qu'il a composée autour de lui.

Ainsi apparaît admirablement le rôle méconnu d'Elisabeth Van Rysselberghe, la fille de « la Petite Dame » qui fut témoin et accompagnatrice dévouée de sa vie (1). A Elisabeth, for-

mée aux idées mêmes de Gide puis à celles, libertaires, du groupe de Bloomsbury, Gide fait l'enfant qu'elle veut élever seule. Géniteur, il sera pour cette enfant, Catherine, un oncle éducateur, et Elisabeth épousera le bisexuel Pierre Herbart qui mène Gide sur les chemins du communisme.

Monique Nemer donne de l'extraordinaire complication généalogique de cette famille recomposée une analyse compréhensive qui est l'un des aspects les plus enrichissants de son livre. Dédié à Bertrand Delanoë, ce livre l'est aussi, implicitement, à ses électeurs parisiens qui ont su, en l'élisant, dépassionner une question vitale de la liberté. Il aurait pu être dédié pareillement à un musulman ou une musulmane qui aurait la même intrépidité que Gide. L'essai articule parfaitement le souci d'« intérêt général » et de sauvegarde du particulier qui incite, au début des années 1930, Gide à placer foi et espoir dans la construction du socialisme en URSS, puis, quand il constate, sur place, le monstrueux conformisme moral, intellectuel et politique, qui écrase le peuple sous la dictature stalinienne, à dénoncer celle-ci publiquement, en 1936. Un écrivain sagace a rendu à Gide l'hommage mérité, François Mauriac, écrivain, à sa mort, en 1951 : « *Il y a un Spartacus dans Gide. Il a été le chef des esclaves révoltés au centre même de l'ordre romain.* » Et ajoutant, optimiste, que ce Spartacus-là a triomphé. Vraiment ? Partout ? ■

MICHEL CONTAT

(1) Une anthologie des Cahiers de la Petite Dame, par Peter Schnyder, vient de paraître en « Folio », n° 4425, 720 p., 10 €

Catherine Millot et trois figures de l'abandon : Jeanne Guyon, Simone Weil, Ety Hillesum Au-delà du principe de plaisir

LA VIE PARFAITE
Jeanne Guyon, Simone Weil, Ety Hillesum de Catherine Millot.

Gallimard, « L'Infini », 264 p., 17,50 €.

Le projet de ce livre est défini dès ses premières phrases : « *Longtemps j'ai cru que c'était leur jouissance qui m'attirait. Je ne voyais pas que c'était leur liberté.* » De fait, la rêverie émoustillée que le mot de jouissance – et singulièrement de jouissance féminine – induit interdit l'accès à cette autre notion, abstraite en apparence : la liberté. Psychanalyste et laca-

nienne, Catherine Millot sait, par vocation, écouter et entendre. Dans les trois figures qu'elle a choisies, qu'elle ne cherche d'ailleurs pas à fédérer bêtement sous la bannière féministe, c'est bien la liberté qui est en jeu. Une liberté sans mesure à laquelle nous ne semblons guère préparés. Quant au jeu, il peut s'avérer mortel. Or, dans l'esprit de Jeanne Guyon, de Simone Weil et d'Ety Hillesum, la mort ne contredit rien de cette liberté.

Dieu est-il le nom de ce libre espace qui est au-delà du bonheur et même de la jouissance ? Chez Jeanne Guyon (1648-1717), mystique française, proche de Fénelon, qui se trouva engagée dans la querelle théologique du quiétisme, c'est une évidence. Mais l'auteur des *Torrents*, comme tous les grands mystiques chrétiens, trouve, pour exprimer l'inexprimable, des formulations qui heurtent et interrogent, parfois avec violence, une théologie plus traditionnelle. Bossuet, à la place qui était la sienne, s'alarme, et Madame Guyon passa plus de sept années en prison. Au-delà de ce qui relève de la « sensualité spirituelle », mettant « hors jeu le principe de plaisir », « vide, comme elle le dit, de toutes

formes, espèces et images », Guyon trouva la « vie parfaite ». Dans cet « anéantissement », elle devient, comme le dit justement Catherine Millot, « un sujet en quelque sorte à l'état pur, un sujet sans ego, acéphale, un sujet comme arraché à la structure, simple instrument destitué de sa propre vie », qui s'avance dans un espace aux lois paradoxales, où l'on est d'autant plus fortement que l'on a radicalement rayé son être. »

« Inversion des signes »

Mais en quoi le destin de cette femme d'un autre âge, peut-être aveuglée par sa passion mystique, nous regarde-t-il ? Au lieu de répondre directement à cette question, Catherine Millot s'arrête sur deux autres figures. Avec Simone Weil et surtout avec Ety Hillesum, nous n'avons plus l'excuse du décalage des siècles, et pas davantage celle de la religion. Juives toutes deux, elles meurent, jeunes encore, en 1943, englouties par l'horreur du temps. Esprit exceptionnel, Simone Weil a vécu une véritable « inversion des signes » de l'existence. Mais la conscience, chez elle, n'avait pas d'attache dans une religion – la sienne, marquée par l'antijudaïsme, tenant plus de la gnose et du

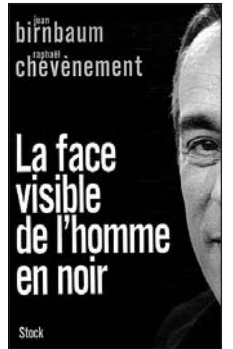
catharisme que du christianisme. Jean Tortel (et non Tourtel) qui la rencontra à Marseille, parla de son « avidité » (de souffrance, d'humiliation...) et Gustave Thibon, critique lucide, d'un « souci d'elle-même » jusque dans le « détachement ».

Ety Hillesum, elle, n'aurait pas écrit, comme Weil, que le « grand crime de Dieu envers nous, c'est de nous avoir créés ». Dans les conditions historiques de réel abandon, elle pensa, et vécut, le contraire de cette affirmation monstrueuse. Plus elle s'approcha de la mort – lors de la persécution des juifs de Hollande – plus son cœur se dilata, plus elle aima la vie et l'humanité. Martyr plus que combattante, comme le note Catherine Millot, cette femme admirable estima, à l'opposé de Spengler, l'inspirateur du nazisme, que la vie n'est pas d'abord une guerre, et qu'il est urgent de s'oublier soi-même. Elle n'eut pas besoin de nommer Dieu. Professant qu'« il n'existe aucun lien de causalité entre le comportement des gens et l'amour que l'on éprouve pour eux », elle inventa, ou retrouva, cet « autre régime du désir » qui transfigure l'existence. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

LES AUTEURS DU « MONDE »

LA FACE VISIBLE DE L'HOMME EN NOIR, de Jean Birnbaum et Raphaël Chevenement. En prenant l'exact contre-pied de la méthode que Thierry Ardisson, créateur et animateur de l'émission *Tout le monde en parle* de 1998 à juillet 2006, appliqua sur France 2, notre collaborateur Jean Birnbaum et Raphaël Chevenement ont eu le projet de montrer, non pas ce qui fut dissimulé et tu, mais ce qui, au contraire, s'est manifesté au grand jour, sous la forme d'un spectacle télévisuel orchestré avec virtuosité. Simplement, l'éclatement, le déplacement et le brouillage systématique du message semaine après semaine, exigeaient une attention analytique rigoureuse, un décryptage de grande envergure. Ce travail sévère mais dépassionné et non polémique, révèle ainsi, de la part d'Ardisson, non pas un « complot » – comme celui inventé par Thierry Meyssan sur le 11-Septembre qui fit les belles heures de l'émission –, mais une rhétorique, à la fois vulgaire et sophistiquée. Au travers de celle-ci, l'animateur a pu promouvoir, durant huit années, une idéologie implicite basée sur l'identification exclusive des personnes par leur race ou religion, par leur sexe, leurs mensurations, leurs choix sexuels... Ce qu'il est convenu d'appeler « l'affaire Dieudonné » étant, en la matière, un cas d'école et comme une sorte d'emblème de *Tout le monde en parle*.
Stock, 214 p., 17,50 €.



L'IRRESPONSABLE. Une présidence française 1995-2007, d'Hervé Gattegno

Douze années de règne chiraquien racontées de manière implacable par un spécialiste des « affaires élyséennes », ancien chef du service « France » du *Monde*. Entré à l'Élysée en 1995, écrit Hervé Gattegno, l'actuel chef de l'Etat y a connu l'ivresse de la puissance et l'amertume de l'échec. Comme ses prédécesseurs, il s'est emparé des instruments de la domination qu'offre – avec une ampleur inégalée dans le monde – le système français. Dans leur sillage, il a conduit, à son tour, l'exercice présidentiel « jusqu'aux limites de l'acceptable », transformant la V^e République en véritable autocratie ou, pour reprendre l'expression de Jean-François Revel, en « *démocrature* ». Mais bien plus que ses devanciers, il vécut son règne sous la menace de la justice, organisant son irresponsabilité – politique et judiciaire – « *comme un débiteur sans scrupule organise son insolvabilité* ». Deux fois désavoué par le suffrage universel (la dissolution de 1997 et le référendum de 2005), trois fois talonné par les juges, il s'est maintenu coûte que coûte. Fourmillant de révélations et d'anecdotes inédites, c'est le récit de cette « *présidence réduite à ses immunités* » que donne à lire Hervé Gattegno, espérant vivement qu'un débat sur le statut du chef de l'Etat s'ensuivra.
Stock, 310 p., 18,50 €.



BUCAREST, LE DÉGEL, de Mirel Bran

Longtemps prisonnière, la capitale roumaine se réveille : c'est ce dont témoigne le correspondant du *Monde* à Bucarest, Mirel Bran. Les séquences du livre, où le texte épouse l'image, se succèdent pour ressusciter la cité aux quartiers rasés, « *aux églises détruites et archives dispersées* ». Pourtant, l'effervescence de la population, engourdie par les décennies de faim, de froid et de peur, stupéfiée. L'ouvrage est fait de rencontres avec des intellectuels, artistes et cinéastes, jeunes et moins jeunes, parmi lesquels se distingue la figure lumineuse de Mircea Cărtărescu, étonnant romancier que l'auteur interroge avec une insolence salutaire. Ainsi, il n'hésite pas à aborder des thèmes délicats qui ne font toujours pas l'unanimité en Roumanie, comme ceux des minorités, homosexuels, juifs ou Roms. C'est le triomphe de la vie qui ressort de ce texte, aussi loin de la lamentation stérile que de l'image idyllique et mondaine que tirait Paul Morand de ce « *petit Paris des Balkans* ».
Autrement, photographies de Franck Hamel, 196 p., 19 €.



Signalons aussi la réédition en poche de Bertrand Tavernier, cinéaste insurgé, de Jean-Luc Douin (Ramsay, « Poche cinéma », 318 p., 7,50 €) ainsi que Les Emmurés : la société israélienne dans l'impasse, de Sylvain Cypel (La Découverte, 462 p., 13,50 €).



France Huser
La fille à lèvres d'orange
roman



"France Huser prête avec une infinie délicatesse sa plume de romancière et son cœur de femme à la compagne de Modigliani."
Jérôme Garcin,
Le Nouvel Observateur

"France Huser nous émeut à chaque ligne."
Jacques de Decker, *Le Soir*

Gallimard

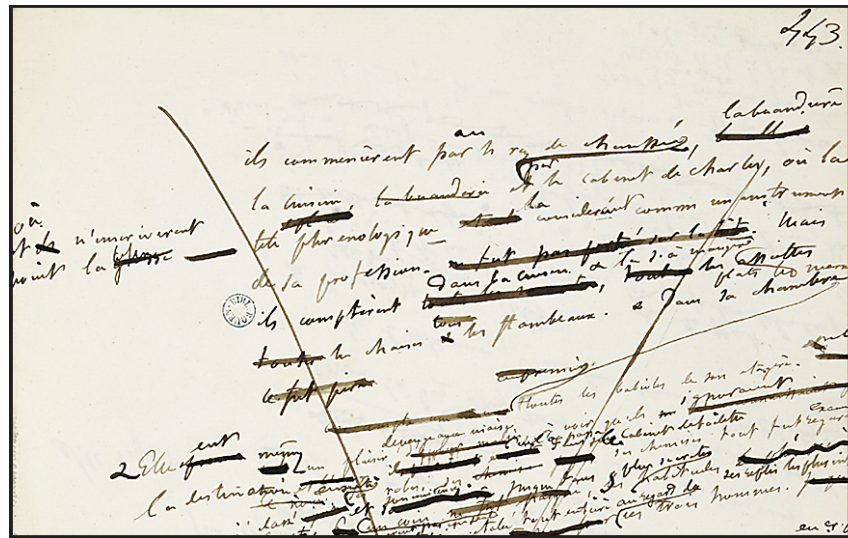
MICHEL SCHNEIDER
rencontre
AUX CAHIERS DE COLETTE
le jeudi 26 octobre
à partir de 18h.
à l'occasion de la parution de
Marilyn
dernières séances
(Ed. Grasset)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e
Tél. 01 42 72 95 06

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire du roman de Flaubert, le site qui lui est consacré va s'ouvrir dans sa totalité « Madame Bovary » dans tous ses états

Voulez vous « naviguer » sur *Madame Bovary*, tout savoir des divers brouillons de Flaubert, de ses ratures, des passages entièrement biffés, et parfois rétablis, de ses choix définitifs ? C'est déjà possible si vous possédez un ordinateur, mais ce sera un vrai bonheur dès la fin du premier semestre 2007, « quand le site final tel que nous le rêvons sera prêt, disent ensemble Yvan Leclerc et Danielle Girard, deux des maîtres d'œuvre du projet. Un site destiné au grand public comme aux spécialistes. Facile à comprendre, à utiliser. Ne nécessitant pas de machines ou d'ADSL super-puissants. Les transcriptions ont été faites dans cet esprit : une présentation simple, la plus proche possible du manuscrit. L'idée est de ne pas donner de réponses toutes faites, des articles bien ciselés, mais de mettre à disposition des éléments, des outils qui permettent de faire des recherches, à tous niveaux ».

Tout a commencé en 2003, lorsque la bibliothèque municipale de Rouen, qui détient les manuscrits de *Madame Bovary*, a pu, étant entrée en possession d'une très performante machine, numériser lesdits manuscrits. Elle a conclu un partenariat avec l'Université de Rouen, et Pierre-Yves Cachard, conservateur chargé des nouvelles technologies, a conçu la navigation du site, tandis que Yvan Leclerc, professeur à l'Université de Rouen, et Danielle Girard devaient mettre en route le processus de transcription. Tout cela avec le soutien constant de la région Haute-Normandie.

« Nous avons aussi bénéficié de conditions matérielles qui tiennent à la clémence du dossier, explique Yvan Leclerc. Flaubert a conservé toutes ses traces écrites. Le dossier de *Madame Bovary* à la



Détail d'une page du manuscrit de « Madame Bovary », et sa retranscription. DR

bibliothèque municipale de Rouen est à peu près complet : on a repéré qu'il manque avec certitude 11 folios dans un ensemble de plus de 4 549 folios, on possède donc 99,8 % du manuscrit intégral ».

« Mais nombreux sont ceux qui jugeaient ce projet quasiment irréalisable, se souvient Danielle Girard. Et nous-mêmes, tout en ayant fixé, symboliquement, la date du cent cinquantième anniversaire de *Madame Bovary*, 2006, pour l'achèvement des transcriptions, nous avions la crainte que cela ne prenne beaucoup plus longtemps. Or nous avons tenu les délais, j'ai reçu les derniers documents en septembre. »

« Un démarrage assez rapide a été rendu possible par l'existence de travaux antérieurs, précise Yvan Leclerc. Le classement chronologique du manuscrit qui servira à la navigation s'inspire d'abord des tableaux que Claudine Gothot-Mersch a

établis pour préparer la recherche en vue de sa thèse. Ensuite est venu le classement tabulaire des scénarios et brouillons, par Hisaki Sawasaki, publié par l'Université de Tokyo. Enfin, la mise en ordre folio par folio a été menée à terme par Marie Durel dans sa thèse, soutenue à l'Université de Rouen en 2000. »

Aventure inattendue

C'est alors que s'est engagée une aventure inattendue, pour laquelle plus de trois cents personnes, de douze nationalités, se sont passionnées. « Rien n'aurait été possible sans le Net, sans la rapidité avec laquelle les données pouvaient circuler », dit Danielle Girard, et l'une des transcriptrices, venue assez tard, mais se qualifiant elle-même d'« accro » et faisant partie des six qui ont transcrit chacun plus de 150 folios, parle de ce fascinant « village planétaire des bovarystes »,

réunis, via Internet, pour mener à bien cette folle entreprise. Danielle Girard, professeur de lycée désormais en retraite, a pu jouer le rôle de « vigie » et assurer une constante communication avec les différents transcriptrices (au moins 8 000 messages échangés), « qui ont de 16 à 76 ans, et sont lycéens, pour beaucoup enseignants, mais aussi médecins, ou bien prospecteur de pétrole, bibliothécaires, femme de ménage, etc. ».

Ce projet, qui mêle rigueur et ferveur, qui traverse les continents, sait conjuguer travail savant et principe de plaisir, pour que chacun donne libre cours à sa curiosité flaubertienne et puisse accéder à tous les chemins de traverse de la planète Flaubert, des « lectures d'Emma » aux cartes de Rouen à son époque, aux « normandismes » utilisés par son créateur et à bien d'autres secrets encore. ■
JO. S.

Flaubert sur Internet

L'adresse du site final n'est pas encore disponible. Voici ceux que l'on peut dès maintenant consulter, en sachant que certains sont toujours en évolution. Site Flaubert à l'université de Rouen : www.univ-rouen.fr/flaubert Site des transcriptions Bovary : www.univ-rouen.fr/flaubert/O2manus/mbtrans.htm Présentation des transcriptrices : www.univ-rouen.fr/flaubert/O1manus/presentations/O_noms.htm L'éducation d'Emma : www.univ-rouen.fr/flaubert/bovary/bovary_6/accueil-0.html

L'Orient rêvé du jeune Gustave

VOYAGE EN ORIENT de Gustave Flaubert.

Edition de Claudine Gothot-Mersch et de Stéphanie Dord-Crouslé, Gallimard « Folio », 738 p., 10,90 €.

Etre ail, tout bonnement. » Dès son arrivée en Égypte, Flaubert renonce au projet d'écrire en continu un récit de voyage, genre qu'il juge « impossible » et trop convenu. Au contraire de ses illustres devanciers autour de la Méditerranée, Chateaubriand ou Lamartine, lui n'a pas le statut d'écrivain-voyageur, publiant au retour un Itinéraire ou un Voyage. Gustave n'est pas encore Flaubert : il laisse à Croisset des manuscrits pleins ses tiroirs, mais rien ou presque d'imprimé. Pendant ce périple de deux ans, il traîne avec lui la hantise de « cette vieille littérature, tendre et inépuisable souci », en nomade désœuvré sous le coup porté à *La Tentation de saint Antoine*, que ses amis ont condamné juste avant le départ.

L'édition de ce qui n'a pas pris la forme d'une œuvre achevée est toujours une entreprise délicate. Retournant aux carnets de notes et aux manuscrits partielle-

ment rédigés, Claudine Gothot-Mersch (par ailleurs responsable de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* dans la « Pléiade », où ce Voyage sera repris au tome II), nous donne pour la première fois un texte complet scientifiquement établi, non censuré, exactement servi par un appareil critique érudit et dense dû à Stéphanie Dord-Crouslé.

Libérées des contraintes de la narration, les notes du voyage se découpent en descriptions de paysages ou d'œuvres d'art, s'organisent en petites scènes de mœurs, cruelles ou comiques, se cristallisent en fragments de journal intime, explosent en effusions lyriques ou en fulgurantes poétiques. Ici et là, comme venues de l'avenir, ces images : « tohu-bohu de couleurs » et « l'eau salée m'écume au cœur », en avance sur le bateau ivre d'un Autre fasciné par le désert. Déjà Flaubert perce sous l'Européen découvrant l'Orient dont il a tant rêvé. Dans ses notes à la diable s'affirment un style, une vision bien reconnaissable des êtres et des choses : le sens du grotesque, un goût certain pour le mauvais goût, l'alternance entre les vues panoramiques de vastes horizons et la précision d'infimes détails, le travail de l'an-

tithèse, portant sur des oppositions à la fois physiques (le blanc paraissant noir à force de lumière) et morale : l'Orient, terre des contrastes, mêle les punaises et le parfum des almées, la vie et la mort, au point de rendre le « deuil gai ».

Pendant que Maxime Du Camp se livre à ses « rages photographiques », Flaubert se fabrique des images mentales que les œuvres futures se chargeront de développer. L'aubergiste de l'Hôtel du Nil, au Caire, nommé Bouvaret, reprendra du service onomastique dans le dernier roman ; la danse de Kuchiuk-Hanem rythmera celle de Salomé ; et « la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues », ressenties par Frédéric, se nourriront de l'ancien fonds autobiographique. Quant à *Madame Bovary*, l'œuvre à laquelle Flaubert se mettra au retour, Du Camp prétend qu'elle fut baptisée à Djebel Abousir. C'est faux si l'on considère la genèse du roman, mais vrai au point de vue symbolique : Emma vient bien du désert pour y retourner, de cet Ailleurs absolu dont elle rêve, et où l'on s'ennuie, comme à Yonville. ■

YVAN LECLERC

GUSTAVE FLAUBERT Un monde de livres d'Eric Le Calvez.

Ed. Textuel, « Passion », 192 p., 49 €.

Un monde de livres, dit le sous-titre de ce nouveau volume de la collection « Passion » consacré à Flaubert. Il faudrait ajouter : un monde de lettres, de manuscrits, de brouillons, d'écriture... tant la vie et tous les instants de l'auteur de *Madame Bovary* semblent entièrement accaparés, aspirés, et cela dès l'enfance, par l'obsession de la littérature. Jusqu'à l'apothéose avortée de *Bouvard et Pécuchet*, dans laquelle cette mauvaise langue de Barbey d'Aureville voyait une « perfection impossible », un « roman sans gaieté, sans talent, sans observation neuve, sur des types usés, sucés, épuisés... ».

Conformément au principe de la collection, Eric Le Calvez suit la ligne chronologique qui mène de la naissance à Rouen, le 12 décembre 1821 – d'un père chirurgien renommé doublé d'homme d'affaires avisé, et d'une mère normande –, à la mort dans la maison de Crois-

set, au bord de la Seine, d'une crise d'apoplexie, le 8 mai 1880. Mais ce qui fait la qualité et l'intérêt de l'ouvrage, outre la sûreté de l'information biographique, c'est le choix des images et la large place faite à l'écriture elle-même, aux manuscrits, dont l'étude approfondie permet de fixer la genèse des œuvres.

Quant aux images qui rappellent le contexte géographique, historique, amical et littéraire dans lequel Flaubert évolua, on les scrute avec curiosité et plaisir.

Mais il est tentant de rapprocher ce plaisir d'une citation, honnêtement reproduite par l'auteur... Dans une lettre datant de juin 1862, l'auteur de *L'Éducation sentimentale* s'écrit – mais il est vrai qu'il ne parle ici que de ses propres livres : « Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin (...). Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout (...), tandis qu'une femme écrite fait rêver à mille femmes. Donc, ceci étant une question d'esthétique, je refuse formellement toute espèce d'illustration. » ■

P. K.

Un recueil de lettres et les Mémoires du pamphlétaire André Gill Le Nadar de la caricature

CORRESPONDANCE ET MÉMOIRES D'UN CARICATURISTE d'André Gill.

Présentation de Bertrand Tillier, Champ Vallon, 410 p., 27 €.

Le 7 juin 1868, la première page de *L'Eclipse* s'orne d'un portrait d'Henri Rochefort en Don Quichotte. L'homme porte une lanterne qui évoque la création, six jours plus tôt, de son journal portant ce nom. Gill, l'auteur du dessin, n'a pas choisi par hasard le pamphlétaire qui ouvre *La Lanterne* sur ces mots : « La France compte 36 millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. »

Louis-Alexandre Gosset de Guines, dit André Gill, est lui aussi un pamphlétaire. *La Lune* ayant été interdit – il y a représenté Napoléon III en Rocambole –, il produit ses œuvres dans *L'Eclipse*. Il a alors 28 ans, a été rapin à l'École des beaux-arts, a publié *La Chanson des grues et des boas* pour parodier Hugo.

Verve dessinée

Pour lui, la reddition de l'empereur à Sedan ne fut pas une catastrophe. À l'heure de la Commune, il rejoint Courbet, qui a fondé la Fédération des artistes pour « la libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale », et le nomme conservateur du Musée du Luxembourg, avec tâche d'en faire un musée de la

sculpture. La fin de la Commune met un terme à l'entreprise. La République n'échappe pas à sa verve dessinée et cruelle.

Quand *L'Eclipse* cesse sa parution avec son 400^e numéro, en 1876, il lance *La Lune rousse* qui sera souvent victime de la censure. Peintre exposant dans divers Salons, il se fait aussi écrivain, sous le nom de comtesse de Rottenville, avec des œuvres comme *La Muse à Bibi*, un grand succès. En 1880, il est chansonnier au cabaret des Assassins. Quand un inconnu écrit sur la façade de l'établissement « La peint A. Gill », le peintre Gill en fait une enseigne représentant un lapin en équilibre sur une poêle.

Un an après ses débuts de chansonnier, il est pris, à Bruxel-

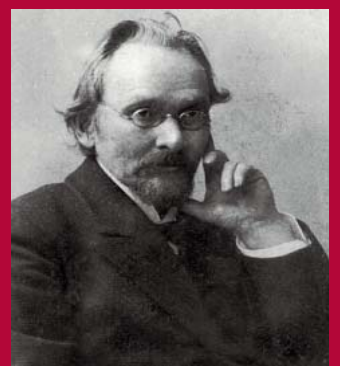
les, d'une crise de folie. Placé dans un asile, son ami Jules Vallès vient le chercher et le fait interner à Charenton. Rétabli, Gill reprend ses activités de caricaturiste. *Le Chat noir* publie ses dessins, et il expose ses peintures dont, en 1882, un extraordinaire *Le Fou*, tableau aujourd'hui disparu mais que l'on peut voir dans la remarquable iconographie qui accompagne cette édition de lettres, et *Vingt années de Paris*, titre que Gill donne à ses *Mémoires*. La liberté retrouvée est de courte durée. Dément errant à Bar-sur-Aube, il est transporté à l'hôpital de Troyes avant son retour à l'asile de Charenton. Il n'en sortira plus. Il y meurt le 1^{er} mai 1885, un an après avoir écrit à son ami Emile Cohl, le

cinéaste inventeur du dessin animé, qu'il vivait dans « les profondeurs de l'immonde enfer de Charenton-Saint-Maurice ».

Écrivain pour le plaisir et peintre ne manquant pas de talent, Gill est avant tout un prodigieux portraitiste qui, aux qualités de Daumier, ajoute la charge de la caricature pas forcément irrespectueuse. À 18 ans il avait rencontré Nadar. Comme lui par la photo, il nous laisse, par le dessin, les portraits des célébrités de son temps, de Zola à Darwin, de Dickens à Wagner, une galerie qui trouve sa correspondance dans cette édition bienvenue où les écrits de Gill sont aussi une histoire de la bohème et de la presse. ■
PIERRE-ROBERT LECLERCQ.

VASSILI ROZANOV

Le Feu noir



Pourquoi la gauche triomphe-t-elle du centre et de la droite ?

ANATOLIA/ÉD. DU ROCHER

Dans un marché plutôt déprimé, le poids des grands groupes se renforce

Le palmarès 2005 des éditeurs

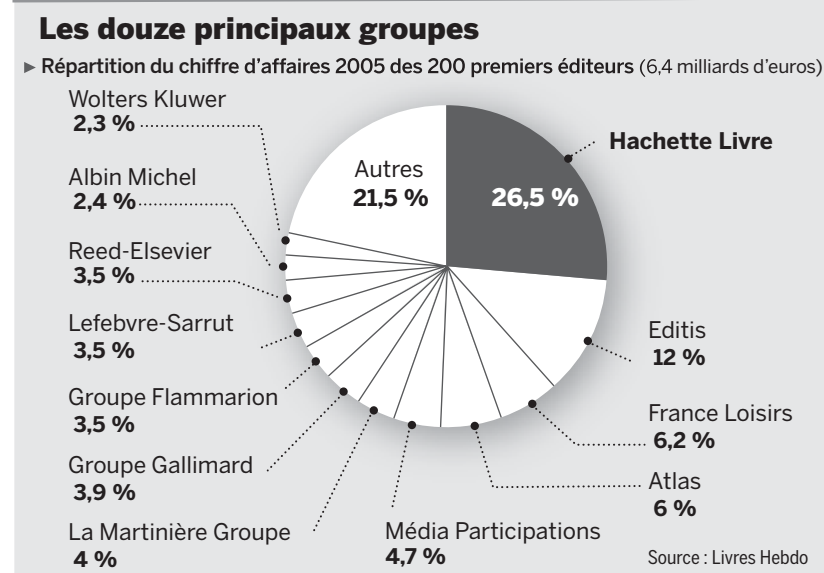
La photo de famille est demeurée quasiment identique. En 2005, l'édition française reste très largement dominée par Hachette Livre qui, avec 1 706 millions d'euros, déclare un chiffre d'affaires (CA) plus de deux fois supérieur à celui de son principal compétiteur, Editis (filiale à 100 % de Wendel Investissement) dont le CA s'établit à 776 millions d'euros. Le même scénario se reproduit entre les numéros 2 et 3 du classement. France Loisirs, propriété du géant allemand Bertelsmann et leader de la vente de livres par correspondance sur le marché national, fait, avec 402 millions d'euros, un peu plus de la moitié du CA d'Editis.

Établi chaque année par *Livres Hebdo*, à partir du chiffre d'affaires comptable hors taxes, le classement des 200 premiers éditeurs français additionne toutes les catégories de livres vendus, de la littérature générale aux fascicules, en passant par les manuels scolaires et les ouvrages pratiques. Cela explique qu'Atlas (propriété de l'italien Di Agostini) se situe à la 4^e place, tandis que les groupes Lefebvre-Sarrut, Lamy (propriété du hollandais Wolters Kluwer) et l'anglo-hollandais Reed Elsevier sont respectivement en 9^e, 11^e et 12^e positions.

Neuf ans de croissance continue

Au total, les 200 premiers éditeurs – correspondant à 143 maisons mères, groupes ou éditeurs indépendants –, ont réalisé un CA de 6,4 milliards d'euros, soit 6,4 % de croissance par rapport à 2004. Une performance d'autant plus remarquable que, sur la même période, les ventes de livres au détail ont reculé de 1 %, selon le Syndicat national de l'édition. 2005 met un terme à neuf ans de croissance continue.

La baisse amorcée en 2005 devrait



se poursuivre en 2006. Dans le même temps, la part des principaux éditeurs devrait progresser, en raison de l'acquisition pour la filiale livres de Lagardère de Time Warner Book et pour Editis, de celle des maisons dirigées par Bernard Fixot. Bref, dans un marché plutôt déprimé, le poids des grands groupes se renforce.

En littérature générale, ce sont les éditions Gallimard qui affichent le meilleur CA avec près de 152 millions d'euros, devant Albin Michel, 79,5 millions d'euros – il s'agit d'une estimation –, Flammarion, 49,7 millions, et Le Seuil, 44 millions. Le groupe Editis n'a pas souhaité communiquer le détail des comptes par maison (Robert Laffont, Plon, Belfond, etc.).

Avec un CA de 35,7 millions d'euros, Michel Lafon se place en 23^e position du classement. Au sein du groupe Hachette, la première maison de littérature générale pour le chiffre d'affaires est Jean-Claude Lattès, avec

26,7 millions d'euros, si l'on excepte Harlequin (34,7 millions) filiale à 50 % du groupe. Fayard et Grasset se suivent au coude-à-coude autour de la 31^e place, avec des CA de 21,7 et 21,1 millions d'euros.

Actes Sud arrive en 28^e place, avec un CA de 25,6 millions d'euros, soit plus du double de celui de Privat-Le Rocher (12,7 millions d'euros), autre groupe désormais détenu par des capitaux régionaux, depuis son rachat par les laboratoires pharmaceutiques Pierre Fabre.

Enfin, du côté des petites maisons indépendantes, Payot, propriété de la famille Lamunière, arrive en 61^e position avec 8,7 millions d'euros de CA, Le Dilettante, en 78^e, avec 5,3 millions d'euros, Anne Carrière (88^e, 4,1 millions), Phébus qui appartient au groupe Libella (96^e, 3,6 millions), Minuit (102^e, 3 millions) et enfin Viviane Hamy (119^e, 2,3 millions). ■

A. B.-M.

L'ÉDITION FRANÇAISE

Bade-Wurtemberg. Après le tollé provoqué par son projet de vente aux enchères de manuscrits médiévaux, le Land (région allemande) du Bade-Wurtemberg a fait marche arrière. Le gouvernement régional a imaginé une solution qui devrait empêcher une telle pratique, dénoncée par des personnalités culturelles allemandes et étrangères et, à Berlin, par le secrétaire d'Etat de tutelle, Bernd Neumann. La vente de quelque 3 600 manuscrits de valeur provenant de la bibliothèque du Land avait été prévue pour financer un accord mettant fin à une querelle juridique portant sur la restitution d'une partie du patrimoine de l'ancienne famille grand-ducale de Bade (« Le Monde des livres » du 6 octobre). Finalement, le château de Salem, un ancien couvent cistercien appartenant à la famille et abritant une école privée, sera entretenu par une fondation dotée de 30 millions d'euros. Cette somme sera réunie grâce à des économies faites sur la scène culturelle régionale et à un appel aux mécènes privés. En l'échange, la famille de Bade renonce à ses droits sur des objets d'art estimés à 100 millions d'euros.

Les éditions Desclée de Brouwer (DDB) cédées à Parole et silence.

Le groupe Le Monde a vendu, vendredi 13 octobre, les éditions DDB au jeune éditeur suisse Parole et silence. Les salariés, un peu moins d'une dizaine au total, seront tous conservés. Dirigé par deux éditeurs, Marc et Sabine Larivé, le groupe Parole et silence s'est imposé dans le domaine de la spiritualité chrétienne en publiant en 2006 près d'une centaine de titres. DDB devrait conserver son autonomie éditoriale et retrouver une production annuelle moyenne de 60 titres environ.

Les Mémoires de Muhammad Yunus, nouveau Prix Nobel de la Paix, ont été édités par JC Lattès (groupe Hachette)

qui détient l'exclusivité des droits mondiaux de l'ouvrage. C'est en 1997 que Laurent Laffont, directeur éditorial de Lattès, s'est rendu au Bangladesh pour rencontrer Muhammad Yunus et lui proposer d'écrire ses Mémoires. Laurent Laffont a aussi vendu les droits étrangers dans une vingtaine de pays dont les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. La maison Lattès a pris la décision de le rééditer à 10 000 exemplaires, sitôt l'annonce du prix Nobel.

Le jury du Renaudot a rendu publique la deuxième sélection de son prix, qui sera remis le 6 novembre. Côté romans, ont été retenus : *Rendez-vous*, de Christine Angot (Flammarion) ; *Bonne nuit, doux, de prince*, de Pierre Charras (Mercure de France) ; *La Maison aux orties*, de Vénus Khoury-Ghata (Actes Sud) ; *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell (Gallimard) ; *Mémoires de porc-épic*, de Alain Mabanckou (Seuil) ; *Voici venir le fiancé*, de Gabriel Matzneff (Table ronde) ; *Disparaître*, d'Olivier et Patrick Poivre d'Arvor (Gallimard) ; *Marilyn dernières séances*, de Michel Schneider (Grasset). Pour les essais et documents : *Pour Jean-François Revel*, de Pierre Boncenne (Plon) ; *La Disparition de Sorel*, de Pierre Lepape (Grasset) ; *Egéries sixties*, de Fabrice Gaignault (Fayard) ; *Les Trois Exils, Juifs d'Algérie*, de Benjamin Stora (Stock). Prochaine sélection le 30 octobre.

Le premier prix Senghor de la création littéraire, créé en cette année du centenaire de la naissance de Léopold Sédar Senghor pour révéler les premiers romans de jeunes francophones, a été décerné à l'Haïtienne Kethly Mars pour *L'Heure hybride* (Ed. Vents d'ailleurs). Elle a reçu de la Mairie de Paris l'équivalent de 4 000 euros pour une résidence d'auteur de trois mois à la Cité internationale des arts.

AGENDA

LE 19 OCTOBRE.
RENCONTRES BALZACIENNES. A Paris, ces rencontres sont proposées par Michel Rotfus, sur le thème « Penser et comprendre le monde qui se fait et qui vient ». Elisabeth Roudinesco donnera la première conférence intitulée : « La psychanalyse face au nouveau malaise de la civilisation » (à 18 heures, au lycée Honoré-de-Balzac, 118, bd Bessières, 75017 ; rens.: <http://lyc-balzac.scola.ac-paris.fr>).

DU 19 AU 21 OCTOBRE.
BUTOR. A Paris, à la BNF, colloque « Michel Butor : démenagements de la littérature », avec, entre autres, Jean Starobinski et Michel Deguy (à partir de 9 h 30, site François-Mitterrand ; rens. : www.bnf.fr).

LE 20 OCTOBRE.
ÉCRIVAINS. A Lyon, colloque : « La condition des écrivains », avec, notamment, Bernard Lahire, Brigitte Giraud, François

Taillandier et Fabrice Piault (à partir de 9 heures, à l'École nationale du Trésor public, 21, montée de la Butte, 69001 ; rens. : 04-50-51-64-63).

LES 20 ET 21 OCTOBRE.
BORGES. A Paris, à la Sorbonne, colloque « Borges. Souvenirs d'avenir » (à 9 heures, le 20, salle Louis-Liard, et le 21, salle des Actes ; rens. : www.crlc.paris4.sorbonne.fr).

LES 21 ET 22 OCTOBRE.
EBODE. A Hermillon (73), l'Afrique noire sera à l'honneur du 17^e Salon du livre où seront présents Eugène Ebode et Boniface Mongo Mboussa (rens. : 04-79-59-90-56 ou www.salon-du-livre.com).

LES 25 ET 26 OCTOBRE.
DE ORY. A Paris, journées d'étude autour de l'œuvre poétique de Carlos Edmundo de Ory, en présence du poète (à 19 heures, à l'Institut Cervantes, entrée libre ; rens. : 01-40-70-92-92).

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Pourquoi tuons-nous, de Gianni Biondillo (éd. Joëlle Losfeld).
Anthropologie, d'Eric Chauvier (éd. Allia).
L'Emprise, de Michèle Desbordes (Verdier).
Chasseurs de chimères, anthologie de Serge Lehman (Omnibus).
Perdu de vue, de Thomas Lélu (éd. Léo Scheer).
Bologne, ville à vendre, de Lorianio Macchiavelli (éd. Métailié).
Nous, les moins-que-rien, fils aînés de personne, de Jacques Roubaud (Fayard).

ESSAIS

Jouer autrefois, d'Elisabeth Belmas (Champ Vallon).
Mémoires d'Empire, de Romain Bertrand (éd. du Croquant).
La Tyrannie de la pénitence, de Pascal Bruckner (Grasset).
Les Racines intellectuelles du III^e Reich, de George L. Mosse (Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah).
Des nains sur des épaules de géants, de Pierre Riché et Jacques Verger (Tallandier).
Récits d'une patrie littéraire, de Mona Ozouf (Fayard).
L'Immigration ou les paradoxes de l'altérité, d'Abdelmalek Sayad (éd. Raison d'agir).

Enfin le TLF_i pour tous !



Après l'énorme succès du Trésor de la Langue Française informatisé sous forme de cédérom, CNRS ÉDITIONS, fidèle à sa vocation de porteur du savoir, propose dorénavant la version PC au prix de 49 € au lieu de 79 €.
Ce prix modique permettra à tous de disposer du plus complet des dictionnaires sur cédérom.

Facile d'utilisation, le TLF_i répond à tous les usages

Le TLF_i réunit aujourd'hui sur un seul cédérom l'intégralité des 16 tomes enrichis du Trésor de la Langue Française, le dictionnaire le plus complet et le plus pratique :

100 000 mots avec leur histoire,
270 000 définitions, 430 000 exemples.

Le TLF_i est aujourd'hui sans conteste le dictionnaire indispensable aux étudiants, aux enseignants, à tous les amoureux et utilisateurs de la langue française

En vente en librairie

ISBN : 2-271-06273-X • SODIS : S 325 289

Visitez notre site : www.cnrseditions.fr
et commandez en toute sécurité

CNRS ÉDITIONS
La référence du savoir

CNRS ÉDITIONS - 15, rue Malebranche - 75005 PARIS - FRANCE
Tél. : 01 53 10 27 00 - Fax : 01 53 10 27 27 - Courriel : cnrseditions@cnrseditions.fr

LA LIBRAIRIE de CNRS ÉDITIONS - 151 bis, rue Saint-Jacques - 75005 PARIS - FRANCE
Tél. : 01 53 10 05 05 - Fax : 01 53 10 05 07 - Courriel : lib.cnrseditions@wanadoo.fr



Raul Hilberg

« C'est un travail sans fin... »

Quarante-cinq ans après la parution outre-Atlantique de « La Destruction des juifs d'Europe », l'historien américain publie une nouvelle édition en français de cette somme sans équivalent

Trois volumes, 2 400 pages – dont 110 d'index (hélas incomplet) –, des dizaines de tableaux et d'organigrammes : *La Destruction des juifs d'Europe*, le maître livre de l'historien américain Raul Hilberg, aujourd'hui âgé de 80 ans, sort dans une édition de poche actualisée et « lisible ». La reprise en 1991, sous la forme de deux volumes ultraserrés, de l'édition en grand format publiée chez Fayard en 1988, était pratiquement inutilisable. Quarante-cinq ans après sa parution aux Etats-Unis, ce monument d'érudition reste une œuvre sans équivalent. Des premières lois antijuives à l'extermination de masse, en passant par les expropriations, les déportations, la concentration dans les ghettos et les « opérations mobiles de tueries », Hilberg décrit le « processus de destruction » qui a conduit à la mort environ 5,1 millions de juifs européens.

La précédente édition française de *La Destruction des Juifs d'Europe* date de 1988. Qu'avez-vous ajouté pour cette nouvelle édition ?

J'y ai inclus les recherches que j'ai faites en ex-République démocratique allemande, en Pologne, en Ukraine, en Biélorussie, dans les pays baltes et en Russie. Vous n'imaginez pas la masse d'archives qui se sont ouvertes après la chute du mur de Berlin en 1989. Je suis l'un des premiers historiens à être allé les consulter. Cela m'a permis de préciser certains points, par exemple sur la construction du camp d'Auschwitz-Birkenau. Mais surtout de mieux cerner le rôle que les populations locales ont joué comme auxiliaires des Allemands dans le processus de destruction. Leur responsabilité fut bien plus écrasante que ce que j'imaginai autrefois. J'ai aussi pu décrire plus finement le comportement de ceux que j'appelle les « voisins » : ces non-juifs majoritairement restés indifférents au sort des juifs qu'ils côtoyaient au quotidien. Par leur passivité, ils ont indubitablement contribué au désastre.

Quelle place accordez-vous à l'antisémitisme dans l'explication de ces comportements ?

Pour moi, l'antisémitisme n'est pas le facteur central. J'ai par exemple trouvé des informations sur les énormes quantités de blé que les Biélorusses refusaient de livrer aux Allemands pour pouvoir le revendre sur le marché noir et en faire de la vodka. En quoi cela concerne-t-il les juifs ? Eh bien, cela vous donne une idée de ce qu'était le quotidien de ces gens-là : des gens qui s'enfermaient chez eux pour s'enivrer et fermaient les yeux sur ce qui arrivait aux juifs. Autre exemple : j'ai pris conscience de la petitesse des habitations dans ces confins de l'Europe orientale. Là encore, ce détail permet d'imaginer l'insécurité dans laquelle vivaient les juifs, qui n'avaient souvent nulle part où se cacher.

Ces précisions ne remettent pas en cause les fondements de votre démonstration. Rappelons que vous faites partie de ces historiens qui pensent que la Shoah fut moins l'œuvre d'une poignée de dirigeants que celle d'une bureaucratie autonome...

Oui. En presque soixante ans de recherches, je peux vous assurer que j'ai vu très peu de directives. On s' imagine qu'en régime totalitaire les individus passent leur temps à recevoir des ordres et à devoir y obéir. C'est faux. Dans toute bureaucratie, les gens prennent beaucoup plus d'initiatives qu'on ne croit. Ils se demandent ce qu'ils doivent faire pour se conformer à ce qu'ils supposent être la volonté de leurs supérieurs hiérarchiques. Le pro-

cessus de destruction résulte de cette sorte d'émulation à tous les niveaux.

Il y a pourtant un moment où la décision a été prise de passer d'une logique d'exclusion à une logique d'extermination...

Il n'y avait pas de schéma directeur préétabli. Quant à la question de la décision, elle est en partie insoluble : on n'a jamais retrouvé d'ordre signé de la main d'Hitler, sans doute parce qu'un tel document n'a jamais existé. Je suis persuadé que les bureaucraties sont mues par une sorte de structure latente : chaque décision en entraîne une autre, puis une autre, et ainsi de suite, même s'il n'est pas possible de prévoir exactement l'étape suivante. Dans cette optique, la vraie question est celle du point de non-retour, en l'occurrence de la date après laquelle tant de massacres avaient été commis qu'il n'était plus possible d'enrayer la machine. Ce point de non-retour a été atteint selon les endroits à différents moments. C'est en Ukraine qu'il l'a été en premier, en août 1941. A cette date, les projets d'émigration massive, notamment vers Madagascar, avaient été abandonnés et, pour résoudre les problèmes posés par la concentration des juifs, l'extermination sur place s'est imposée comme l'ultime solution de la « question juive ». Quelques semaines plus tard, les premières chambres à gaz ont été construites, et les Allemands n'avaient pas l'intention de les laisser vides...

Au début de vos recherches, la Shoah intéressait peu les historiens. Aujourd'hui, c'est l'inverse, au point qu'il est parfois difficile de se repérer. Selon vous, à qui doit-on les études les plus novatrices de ces dernières années ?

Avant le milieu des années 1980, c'était surtout les Américains et les Israéliens qui travaillaient sur l'Holocauste (1). Depuis, les Allemands occupent le devant de la scène. Pour moi, la figure de proue de cette génération est Dieter Pohl [né en 1964]. J'attends avec impatience son prochain livre sur l'implication de l'armée allemande dans l'Holocauste, un sujet longtemps négligé. J'admire aussi Götz Aly [né en 1947], qui a toujours des intuitions très originales. Par exemple, quand il lie le sort des juifs au projet nazi de rapatrier sur le territoire du Reich les « Alle-

Raul Hilberg

Raul Hilberg a 13 ans, en 1939, quand sa famille fuit l'Autriche nazie pour se réfugier aux Etats-Unis. Six ans plus tard, c'est sous l'uniforme américain qu'il assiste, en Bavière, à l'effondrement du III^e Reich. En 1948, il commence une thèse sur la *Destruction des Juifs d'Europe*, sous la direction de Franz Neumann, professeur de sciences politiques à l'université Columbia (New York) et auteur d'un ouvrage pionnier sur les structures du régime nazi (*Behemoth*, 1942). Soutenue en 1955, la thèse est publiée en 1961 par un petit éditeur, dans l'indifférence générale. Pour l'auteur, qui fera toute sa carrière à l'université du Vermont, la reconnaissance ne viendra que dans les années 1980, comme il le raconte dans son autobiographie (*La Politique de la mémoire*, Gallimard, 1996). De Raul Hilberg, on rappellera enfin le passionnant *Exécuteurs, victimes, témoins* (Gallimard, 1994), un triptyque qui réinscrit la Shoah au cœur des expériences individuelles.



Raul Hilberg, octobre 2006. DENIS DAILLEUX/VU POUR « LE MONDE »

mands ethniques » dispersés à l'est. Dans le cadre de cette politique démographique, il n'y avait plus de place pour les juifs. Je citerai aussi deux excellents historiens américains : Christopher Browning [né en 1944], qui a su mieux que quiconque reconstituer le processus complexe qui a abouti à l'extermination ; et Peter Hayes [né en 1946], dont les travaux sur IG Farben et Degussa précisent la responsabilité de l'industrie allemande dans le processus de destruction (2). Les recherches récentes vous ont-elles conduit à réévaluer l'importance de la résistance juive, un phénomène que l'on vous a parfois reproché de minorer ?

Il y a eu des résistants juifs dans beaucoup d'endroits. Je ne l'ai jamais nié et on m'a souvent caricaturé sur ce point. Mais le mot « résistance » signifie quelque chose de très précis : c'est quand un individu ou une organisation essaie de gripper la machine ennemie pour l'affaiblir. Quand on qualifie de « résistantes » les organisations qui, dans les ghettos, aidaient les juifs à survivre, je ne suis pas d'accord : les Allemands les laissaient faire, voire les encourageaient, car cela leur évitait d'avoir des morts plein les rues. Le journal d'Adam Czerniaków, président du Conseil du ghetto de Varsovie de 1939 à sa mort, en 1942, que j'ai édité, est très éclairant sur ce sujet (*Carnets du ghetto de Varsovie*, rééd. La Découverte, 2003).

L'un des chapitres que vous avez le plus enrichis est celui qui traite du problème de la restitution des biens juifs. Pourquoi ?

Parce que cette question, au cours des quinze dernières années, a pris une importance démesurée. Cela m'a surpris. Pendant la guerre froide, les juifs américains, par patriotisme, n'ont pas voulu mettre en cause les Allemands, les Suisses ou les Autrichiens parce qu'ils appartenaient au même camp. Quand l'URSS s'est effondrée, ils se sont sentis les mains libres et il y a eu de terribles abus. En particulier dans le combat mené par l'Organisation mondiale juive de restitution contre les banques suisses, les compagnies d'assurances et les entreprises accusées de s'être enrichies en recourant au travail forcé. Les sommes réclamées furent sidérantes, sans commune mesure avec le nombre de travailleurs forcés. Tout cela me choque énormément, car c'est le résultat d'une ignorance totale du passé.

Que reste-t-il à apprendre sur la Shoah ?

L'Holocauste a été beaucoup plus étudié que les autres massacres du XX^e siècle, qu'il s'agisse des génocides arméniens ou tutsi. Mais il reste des trous à combler sur ce qui s'est passé dans certains endroits : en Roumanie, en Transnistrie, dans quelques ghettos polonais, ou encore en Belgique. Il faudra aussi faire sortir l'Holocauste du « ghetto académique » dans lequel il se trouve, afin de le comparer aux autres désastres du XX^e siècle. Enfin il faudra étudier plus en profondeur la question de la mémoire, en s'intéressant à ses vecteurs et aux enjeux, notamment éthiques, que posent la représentation et la « fictionalisation » de l'Holocauste.

La quatrième de couverture indique « édition définitive ». Cela signifie-t-il que vous avez décidé d'arrêter vos recherches ?

La même mention figurait déjà sur l'édition américaine de 1985... C'est le choix de

« On s' imagine qu'en régime totalitaire les individus passent leur temps à recevoir des ordres et à devoir y obéir. C'est faux. Dans toute bureaucratie, les gens prennent beaucoup plus d'initiatives qu'on ne croit »

mes éditeurs, pas le mien. C'est un travail sans fin et je ne m'interdis pas quelques corrections de détail. En juin dernier, j'étais encore à Vienne où j'ai découvert des choses que j'ignorais sur l'arrestation de mon père en novembre 1938. Mais il faut être raisonnable et je crois que le moment est venu pour moi de lever le pied. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS WIEDER

LA DESTRUCTION DES JUIFS D'EUROPE
(The Destruction of the European Jews)
de Raul Hilberg
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par André Charpentier, Marie-France de Paloméra et Pierre-Emmanuel Dauzat. Gallimard, « Folio histoire », trois volumes, 2402 p., 10 € chaque.

(1) Hilberg emploie le terme « Holocauste » en usage aux Etats-Unis. En France, « Shoah » (« catastrophe », en hébreu) s'est imposé depuis la sortie du film de Claude Lanzmann en 1985.
(2) Dieter Pohl et Peter Hayes ne sont pas traduits en français. De Götz Aly, seuls Les Architectes de l'extermination (Calmann-Lévy, 2006) et Comment Hitler a acheté les Allemands (Flammarion, 2005) sont disponibles en français (« Le Monde des Livres » du 27 janvier). De Christopher Browning, The Origins of the Final Solution (University of Nebraska Press, 2004), paraîtra aux Belles Lettres en 2007.



Thomas A. Ravier Le scandale McEnroe



"McEnroe est au service. Combien de fois vous avez entendu cela sans vous poser la question de savoir s'il n'y avait pas là plus que le lancer bref et contorsionné d'une balle de caoutchouc futile dans les airs, mais un préambule à un événement beaucoup plus sérieux ?"

Th. A. R.

GALLIMARD
Gallimard